

CINÉ MAGAZINE

6 SEPTEMBRE 1934

1 fr 50

TOUS LES JEUDIS



Marlène Dietrich

que l'on applaudit actuellement
dans une grande production Paramount

"L'IMPÉRATRICE ROUGE"

LES POTINS DE LA SEMAINE

TROIS CONTRE 1

— On demandait dernièrement à une artiste d'Hollywood pourquoi elle ne s'était jamais mariée... — Oh, répondit-elle, dans mon foyer, j'ai trois animaux favoris, qui remplacent bien un mari : j'ai un chien qui grogne toute la matinée, un perroquet qui jure toute l'après-midi, et un chat qui découche toutes les nuits.

POUR GARDER UN MARI

— Et voici l'avis de Maë West : — Pour garder un mari, il faut concentrer sur lui toutes ses attentions, voilà pourquoi les mariages d'Hollywood se cassent si souvent. Le cinéma, le mariage, deux occupations qui prennent tout le temps d'une femme. Il faut choisir. Quant à moi, je ne me marie pas. Non pas que j'y sois opposée par principe, comprenez bien. Mais je trouve que mes films m'occupent trop pour que j'aie le temps d'être une épouse comme il faut. Et quand on se marie, comme quand on fait toute autre chose, il faut bien faire, ou alors c'est pas la peine...

COMMENT ON ÉCRIT LES ROSSERIES

Certains confrères se sont faits une spécialité des petits échos rosses et des mots d'esprit qui visent uniquement à amuser, sans tenir compte des égratignures qu'ils peuvent causer. Parfois, la tête de Turc ainsi choisie l'a été bien injustement, et pour des raisons tout à fait imprévues. Ainsi, tout récemment, le réalisateur René Guissart...

Vous savez peut-être que le pseudonyme aimable : Huguette ex-Micro, bien connu des lecteurs du "Canard Enchaîné", cache le féroce, et pas toujours bien inspiré, Henri Jeanson.

La Paramount — qu'il a quelquefois bien abimée — l'ayant chargé d'écrire les dialogues de *Dédé*, que doit tourner René Guissart, un ami de ce dernier téléphone à Jeanson pour l'aviser du nom du metteur en scène choisi.

— Ce René Guissart est-il un homme sympathique ? demande Jeanson, qui ne le connaissait pas du tout.

— Très gentil, répond l'ami. Vous verrez, vous vous entendrez très bien avec lui ; il est tout à fait charmant.

— Bon, bon, tant mieux, réplique Jeanson enchanté, qui se remet à sa besogne interrompue. Or, il était précisément en train d'écrire quelque chose de roste pour le "Canard" : "Moi, à votre place, j'irais à la campagne, etc..." Le ciel est un écran idéal, puisqu'il ne s'y passe rien. On peut tout imaginer, tout rêver, c'est merveilleux. Et un sale nuage vaut encore mieux qu'un film de...

C'est à ce moment précis que se situe

le coup de téléphone en question. Henri Jeanson cherchait un nom de metteur en scène pour finir sa phrase. Il n'en trouvait pas. Et voilà que l'ami lui fournit sans s'en douter, un nom de réalisateur. Alors, Jeanson, froidement, inscrit celui de René Guissart, cet "homme charmant avec lequel il devait si bien s'entendre". C'était d'autant plus baroque que, à ce moment, Guissart n'ayant rien tourné depuis cinq mois, rien de lui ne passait sur les écrans...

LE BARBU MYSTÉRIEUX

Au studio Gaumont, pendant qu'on tournait *Trois de la Marine*, les visiteurs étaient intrigués par la présence, derrière le décor, d'un homme à barbe qui semblait d'ailleurs s'ennuyer magistralement. Toute la journée, il erra comme une âme en peine et, finalement, partit sans avoir tourné.

Le lendemain, il ne reparut pas, mais un autre barbu, aussi mélancolique et inutile, promena sa nostalgie dans les couloirs du studio.

Le troisième jour, un troisième barbu fit son apparition, s'ennuya copieusement, et disparut comme ses collègues. Le quatrième jour, ce fut un quatrième et un cinquième le cinquième jour qui était, heureusement, le dernier du film. Sans quoi, il est probable que le défilé des barbous aurait continué. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Tout simplement ceci : Charles Barrois, le metteur en scène avait engagé le premier pour tourner une toute petite scène : il devait verser un seau d'eau sur la tête de Rivers Cadet. Mais celui-ci, qui appréhendait cette douche glaciale d'autant plus qu'il était enrhumé, avait prié qu'on remit cela au lendemain, puis, au surlendemain, puis au jour d'après ; et ainsi pendant cinq jours. Or, le premier barbu, qui avait quitté un travail pour faire ce cachet, ne put revenir, et il avait envoyé un ami, aussi favorisé que lui sous le rapport du système pileux. L'ami, pour les mêmes raisons, s'était fait remplacer le troisième jour, et ainsi de suite. Finalement, la scène, n'ayant qu'une très minime importance, ne fut pas tournée. Et les barbous disparurent sans avoir servi à rien, après avoir intrigué tous les gens du studio.

UN COMBLE

Le directeur de danses Dave Gould vient de recevoir une lettre d'un fabricant de remèdes contre les cors aux pieds, lui demandant de faire signer par toutes ses girls une lettre collective recommandant les produits du fabricant ! Gould interrompit la réalisation du *Gai divorce* pour se laisser aller à une explosion de jurons malheureusement intraduisibles...

LIAISONS...

— Ernst Lubitsch, qui adore arranger liaisons et mariages entre ses amis, espère encore organiser chez lui le mariage de Jeanette MacDonald et son manager Robert Ritchie... Mais on chuchote qu'ils seraient déjà mariés depuis les sept ou huit ans que durent leurs "fiançailles"...

— Les moralistes de la colonie du film jugent très sévèrement Gloria Swanson pour avoir provoqué le divorce de Herbert Marshall et Edna Best.

LA-BAS AUSSI...

— L'événement le plus sensationnel qu'Hollywood ait eu depuis longtemps est le procès intenté par l'Etat contre Dave Allen, chef de Central Casting, bureau central de placement de figurants. Ce monsieur aurait demandé aux figurantes des complaisances des moins banales, pour leur procurer du travail au studio. Les dépositions au procès ne peuvent être reproduites dans les journaux, et les euphémismes des chroniqueurs ne font qu'exciter encore plus la curiosité de la ville... On en est à se demander si, au lieu d'une campagne pour relever la moralité des films, on ne devrait pas en commencer une pour relever celle des gens qui les font...

LA COMÉDIE DE CELUI QUI ÉPOUSA UNE FEMME MUETTE...

...ou qui voulait en épouser une... Lors-qu'il apprit par un journal que la douce Julie Haydon, cette typique fille du terroir américain, venait de perdre la voix après avoir poussé les hauts cris dans une scène de film, John Rogers, un Anglais de certain âge, lui écrivit qu'il l'avait toujours admirée, mais n'avait osé aspirer à l'épouser... Mais peut-être, maintenant que sa carrière pouvait être terminée, Julie prêterait-elle l'oreille à son offre de mariage et de fortune ?... Julie fut très flattée ; mais ayant lu la comédie d'Anatole France, elle se demanda plutôt si son « admirateur » ne serait pas simplement quelqu'un qui avait horreur des femmes bavardes... Peut-être parce qu'il avait pensé lui aussi à ça, Mr. Rogers prit la précaution de dire dans sa lettre que Julie lui rappelait un vieil amour d'autrefois... Julie câbla toutefois que son cœur n'appartenait qu'à sa carrière... et qu'elle avait, heureusement, déjà complètement retrouvé sa voix...

L'HOMME INVISIBLE.

CONFESSIONS

d'YVONNE DUPLESSIS



« Je suis, dit-elle, une femme dont les impressions ne se décident pas tout d'un coup. La conscience me vient lentement, mais c'est une conscience bien nette. Dites-moi comment font les gens qui, plongés dans un milieu inconnu d'eux et tout étourdis, à demi asphyxiés, vous disent : « Ce que j'éprouve... » ?

« Vérifier, s'adapter, cela demande au moins quelques jours. Je n'ai pas encore d'impressions puisque je n'ai pas de critiques à formuler. On m'avait dit que les femmes surtout se plaignaient de la chaleur... Mais il règne, dans ce studio, une température agréable, plutôt fraîche.

« — Mettez ce châle sur vos épaules », commande avec douceur Pierre Fresnay.

Elle obéit. Puis elle rit comme rient les petites filles, en mordant un peu sa lèvre inférieure.

« A Londres, j'ai joué la pièce de Noël Coward sous les rayons convergents de 27 projecteurs. Certain soir, l'eau ruisselait de mon corps, ma robe en était inondée depuis la taille. Mais avec la taille sous les seins cela ne pouvait paraître inconvenant, n'est-ce pas ?

« Ici, je suis bien... Je m'amuse et j'attends... »

« Attendre, Mademoiselle, mais c'est charmant. Les heures s'écoulent sans que je m'en aperçoive. J'assiste, il est vrai, à un beau spectacle et combien captivant : Abel Gance pendant la création. En dehors de cela qui suffirait à m'occuper, mille choses à faire : revoir mon rôle, prendre conseil de Fresnay, feuilleter *Le Moniteur de la Mode* le journal du grand monde ? Marie Duplessis, devenue Marguerite Gautier le consultait.

Irma Genin, qui incarne si joliment Nichette ; Andrée Lafayette, Olympe au port de reine ; Marken, Prudence très avertie, passent devant nous dans un murmure de taffetas qu'on froisse.

**

On tourne la scène où Marie Duplessis, ouvrière dans une maison de Modes, va recevoir les salaires de ses premières journées de travail.

— Marie ! Quatre jours. Quarante sous. Signez ! Là ! s'impatiente la patronne.

Les paupières d'Yvonne Printemps battent précipitamment.

— Signer ?

— Mais oui, naturellement. J'espère que vous savez écrire.

— Non, Madame.

— Oh ! par exemple ?...

« — Riez, Mesdemoiselles, riez toutes ensemble ?... » implore Abel Gance...

— Je t'apprendrai, dit cette bonne Prudence. Je me charge de ton éducation.

Travelling.

La main de Marken, conduisant la main d'Yvonne, la plume d'oie, avec des grincements, dessine en caractères malhabiles : Marie...

**

D'autres décors attendent. Des décors ? Plutôt le cadre approprié à chaque personnage et suggérant en son absence les scènes d'intimité.

Voici la mansarde de Nichette. Sur la commode,

Fondateur : JEAN PASCAL

CINÉ-MAGAZINE

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

14^e ANNÉE — HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Tous nos abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES : Un an, 65 fr. — Six mois : 35 fr.

ETRANGER (pays ayant adhéré à la Conv. de Stockholm) Un an, 80 fr. — Six mois, 45 fr.

— (pays n'ayant pas adhéré)..... Un an, 100 fr. — Six mois, 55 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte, Compte de chèques postaux : Paris 1767-95

Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e), Téléphone : Balzac 24-87

Secrétaire Générale : Yvonne IBELS

Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de la Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX^e)



Pierre Fresnay dans le rôle de Armand Duval

une conque marine étale sa robe calcaire, plissée fin ; des pots de confitures annoncent la ménagère. Un couffin est pendu au mur. A la tête du lit une naïve peinture représente un bateau porté par la crête des vagues.

Plus pauvre encore la mansarde de Marguerite. La porte est de planches disjointes et la table ronde ne supporte rien, mais la fenêtre a des rideaux de mousseline claire. Les mêmes que ceux de Nichette et, à l'extérieur, un rideau de fleurs. Couleurs et parfums chauffés au soleil. Luxe.

La parole est à Pierre Fresnay :

« Il faut dire que c'est Yvonne Printemps qui a choisi *La Dame aux Camélias*. Le roman est demeuré extraordinairement vivant. D'instinct, elle avait

Sur cette photo, on reconnaît : Marken, Yvonne Printemps en costumes d'époque et Fernand Rivers et Abel Gance en costume de notre époque



reconnu toute la vérité humaine qu'il renferme. L'adaptation théâtrale, avec ses exigences, a si gravement altéré la fraîcheur, la tendresse, l'enthousiasme de l'aventure sentimentale d'Alexandre Dumas et de Marie Duplessis qu'eux-mêmes, eux surtout, ne se reconnaîtraient pas sous le masque attaché par les conventions. Le rôle de Marguerite a tenté d'illustres interprètes — quelques-unes géniales — abusées, semble-t-il par leur tempérament dramatique. Toutes avaient le tempérament dramatique. Le public à travers elles, ne pouvait avoir, de l'héroïne, une image faussée, mais qu'il a finalement acceptée, à laquelle il manque la spontanéité, la fantaisie, la légèreté très bien indiquées dans le roman qui n'est pas aussi éloigné qu'on le pense de ce chef-d'œuvre : *Manon Lescaut*. »

Yvonne Printemps avait reçu pour ses débuts au parlant, un grand nombre de propositions et toutes furent l'objet d'un examen. Elle refusa pourtant les plus flatteuses : le rôle que tourna plus tard Pola Negri dans *Fanatisme* et celui de *Fraülein Döcktor*, quand Eric Pommer songeait à tourner ce film.

Elle a tiré ses cheveux sous un petit bonnet qui lui moule la tête : « J'ai l'air d'une gardeuse d'oies ? »

« Pendant que nous tournons à Bougival, dans la maison qui fut celle de Marguerite Gautier — et que je considère comme la mienne — le facteur m'apporta une lettre. L'adresse était libellée :

Mademoiselle Yvonne PRINTEMPS,
LA DAME AUX CAMELIAS
BOUGIVAL.



Dans le jardin, parmi les fleurs, Armand et Marguerite écoutent le chant de la nature...

— Et cette lettre?...

« Était en vers... Des vers charmants que leur auteur par un excès de modestie ne crut pas devoir signer. Il regrettait que le film n'ait pu être tourné pendant la belle saison, ce qui nous eût épargné la peine de charger les branches des arbres de papillottes remplaçant les fleurs disparues. »

« — Mais, il ajoutait, précise Fresnay, que le charme, la grâce, le talent d'Yvonne Printemps permettaient qu'on ne s'arrêtât point à ce détail. »

Là-bas, Abel Gance proteste...

« On fait tant de bruit ici que je ne m'entends pas penser. »

FRANCIA-ROHL.



BUSTER ROI ET CHÔMEUR

A gauche, Les girls du Roi des Champs-Élysées et ci-dessus, Buster Keaton et Paulette Goddard dans une scène du même film.

Un certain M. John Blockert, se disant viennois, avait loué au Lido des Champs-Élysées un studio-living-room qu'il vint habiter avec sa jeune et charmante femme. Il y avait installé les bureaux de la Société de Production, la Margot-Film, avec une machine à écrire et des placards de publicité dont les couleurs criardes ne passeraient pas inaperçues. Ils disaient : « Pour la première fois vous verrez Buster Keaton rire à l'écran dans *Le Roi des Champs-Élysées*. »

M. John Blockert les contemplait avec un sentiment de fierté. C'étaient les témoignages de sa propre victoire sur les préjugés de Buster Keaton. Comme il fallait s'y attendre, le célèbre comique américain avait repoussé avec indignation un rôle qui le mettait en demeure de rompre avec sa réserve habituelle. Devant un refus aussi catégorique, John Blockert n'hésita pas à faire un voyage coûteux, mais il rapporta d'Hollywood le contrat signé de Buster.

Bien avant le premier tour de manivelle, plusieurs pays étrangers avaient retenu *Le Roi des Champs-Élysées*. La vente atteignait le million et le producteur escomptait un énorme succès.

Buster Keaton avança la date de son départ pour la France. Lui et sa femme obtinrent de s'embarquer à Los-Angeles sur un cargo anglais qui fit escale à Panama d'où il remonta sans se presser jusqu'à Glasgow. En Angleterre, Buster ébaucha quelques projets. Le 13 juillet, qui était un vendredi, par la voie des airs, il arrivait au Bourget où l'attendaient John Blockert et Nicolas Behars. Des photographes les immobilisèrent et bien qu'il eut pris soin de dissimuler sa casquette, Buster, l'air profondément affligé entre ses gardes du corps, figurait avec assez de vraisemblance un malfaiteur international appréhendé par deux inspecteurs à sa descente d'avion.

M. John Blockert fit savoir aux journalistes que Buster Keaton recevrait toute la Presse le même jour. Un cocktail serait offert à ses représentants qui pourraient à leur aise questionner l'acteur. Cette promesse ne fut pas tenue et le futur Roi des Champs-Élysées, gardé par son manager, le fidèle Hartmann, déjoua toutes les entreprises conçues dans le but de lui arracher une déclaration.

Plusieurs de nos confrères, ignorant les raisons de

ce silence diplomatique égratignèrent d'une plume experte Buster Keaton. Une rapide enquête leur eût révélé une suite d'événements sur lesquels il était de bonne politique d'observer une entière discrétion.

Le commanditaire du film, étranger lui aussi, venait d'apprendre que ses capitaux ne seraient pas autorisés à passer la frontière.

Avec une grande sagesse, la Société de distribution s'opposait à ce que l'on prélevât la plus petite somme d'argent sur les fonds produits par la vente de la production.

Des banques firent savoir qu'elles consentiraient un emprunt à 30 ou 35 pour 100. Mais ces propositions, bien qu'inspirées par la philanthropie, ne furent pas agréées.

Cependant la situation était critique : Buster prêt à tourner, tous les engagements suspendus et les studios loués. M. Yves Mirande, flairant le danger, ne se pressait pas d'écrire la première ligne du dialogue. Ni la musique, ni les lyrics n'étaient composés.

Sans perdre courage M. John Blockert multipliait les démarches. Il eut avec une société de productions des négociations laborieuses, mais sur l'issue desquelles il se montrait optimiste.

On ne sait au juste ce qui s'est produit mais le 6 août, les prises de vues commencèrent aux studios Paramount sans M. John Blockert. On ne l'a pas revu. On évite de prononcer son nom. *Le Roi des Champs-Élysées* est devenu la propriété de la César-Films.

La distribution fut établie dans un temps-record. On sait qu'elle groupe Mmes Colette Darfeuil, Paulette Goddard, Madeleine Guitty ; MM. Jacques Dumesnil, Lucien Callamand, Henry Prestat et René Genin. M. Yves Mirande livra son dialogue et M. André de Badet, qui eut environ une heure pour écrire un Hymne des Gangsters, accomplit avec une rare virtuosité la prouesse qu'on attendait de lui.

La scène capitale du film, l'éclat de rire de Buster Keaton, fut enregistrée en extérieur nocturne dans les jardins du studio. C'est la conclusion d'aveux réciproques que se font Buster et Paulette Goddard.

(Voir suite page 13).

HOLLYWOOD,

créateurs en tous genres



Que le monde est petit ! A peine débarquai-je sur cette plage de Normandie où se donne rendez-vous tant d'éléments anglo-saxons (je ne veux pas parler de Deauville) que j'aperçus mon ami Elliot Ruskin. J'avais fait sa connaissance il y a trois ans, alors qu'il était étudiant à Paris et je l'avais perdu de vue depuis. Après de nombreux et vigoureux shake-hands et aussi quelques cocktails, nous nous surprimés à nous conter nos odyssées réciproques. Il en vint ainsi à me dire qu'il travaillait dans une des nombreuses grandes firmes californiennes. Vous pensez bien que je n'allai pas laisser passer une semblable occasion de me procurer des nouvelles de là-bas. De son côté il était aussi assoiffé de nouvelles que moi et il voulait savoir à tout prix ce que le public parisien pensait des stars américaines. Et j'essayai de lui donner un aperçu des goûts de ce cher public.

Je l'observai avec intérêt. Presque à chaque nouveau nom que je lui citai apparaissait sur sa lèvre une moue de dédain qu'il ravalait dans une gorgée de whisky.

Quand j'eus fini, il resta un instant silencieux, et se redressant soudain : — Eh bien, mon cher vieux, quelle serait ton impression si je te disais qu'actuellement chez nous les stars françaises que nous préférons sont Claudia Victrix, Renée Heribel, Maxudian ou encore Eve Francis. Voilà cependant l'impression que j'éprouve à ton énoncé. Puis voyant mon air

abattu, (on le serait à plus !!!), il ajouta : j'exagère un peu mais tout juste assez pour te faire entrevoir le décalage qui est. Puis continuant : Hollywood est le seul endroit que vous regardiez pour juger de notre activité cinématographique ; c'est un tort car Hollywood n'est qu'une maison de gros qui produit de tout et pour tous.

Très rares sont les stars qui règnent à la fois chez nous et à l'étranger. Les goûts diffèrent de trop. Les dix doigts suffiraient pour les passer en revue. Tenez, dressez la liste des stars américaines favorites du public français et je vais de mon côté en dresser une de celles de chez nous.

Le lendemain je vis mon ami arriver avec deux listes à la main ; chacune était divisée en cinq colonnes ; dans la première était le nom de la vedette, dans les autres son degré de popularité respectivement à Hollywood, dans l'ensemble de l'Amérique, en Angleterre et en France. Il avait laissé cette dernière en blanc et me demanda de bien vouloir la remplir. Ce que je fis. Voyez au bas de cette page, avec la signification des abréviations les deux tableaux que nous obtinrent.

Tirons les conclusions qui se dégagent de ces deux listes et commençons par la liste féminine.

Joan Crawford est la seule dont la popularité soit égale dans tous les pays. Greta Garbo elle-même n'atteint pas la grande vedette aux Etats-Unis et en Angleterre. On lui reproche de ne pas assez se renouveler. Par contre Norma Shearer serait sur un pied d'égalité avec J. Crawford si Paris lui accordait sa faveur. Ce même Paris et à plus forte raison la France ignore presque complètement Helen Hayes et Ann Harding qui sont, cette dernière surtout, parmi les toutes premières favorites des U.S.A. (Hollywood compris) et de l'Angleterre. Au contraire Jeanette M. Donald et Marlene Dietrich sont les préférées du public parisien alors que J. M. Donald est totalement ignorée en Angleterre, presque totalement dans l'ensemble du territoire américain et reste assez étrangère à l'élite d'Hollywood. C'est le type même de la star d'exportation. Marlene Dietrich n'est que médiocrement appréciée en Angleterre et aux Etats-Unis et encore un peu moins dans la cité du cinéma, surtout depuis le célèbre mot d'ordre lancé à son égard par Vince Barnett ; ses jambes oui, mais elle non. Claudette Colbert est aussi une des préférées du public parisien, elle l'est aussi du public américain, mais l'Angleterre n'aime pas son genre et Hollywood lui reproche ses rôles du « Signe de la Croix » et de

« Cléopâtre », rôles qui lui ont justement valu la faveur du public yankee ; il est décidément difficile de contenter tout le monde. A l'inverse la star américaine que Londres préfère est Constance Cummings dont toutes les apparitions parisiennes sont passées inaperçues mais dont la vogue outre Atlantique va grandissante.

Si nous pénétrons dans le clan des vedettes masculines, nous nous trouvons devant la même situation et mon ami me cite comme les cinq premiers artistes de la cité du cinéma : John et Lionel Barrymore (leur renommée ne fait qu'une), Will Rogers, Lee Tracy, Wallace Beery et Leslie Howard. Wallace Beery est le seul qui ait une popularité égale auprès de ces quatre publics pourtant si différents. Les frères Barrymore sont des vedettes en France et en Angleterre ainsi que sur le bord du Pacifique mais sont moins appréciés dans le reste des Etats de l'oncle Sam. Will Rogers règne sur l'Amérique toute entière dont il est l'acteur le plus populaire. Sa réputation a d'ailleurs franchi l'Atlantique et Londres en a fait un de ses favoris ; cependant il n'a pas encore réussi à franchir le Pas-de-Calais et rares sont les cinéphiles français qui le connaissent. Lee Tracy est très populaire à travers toute l'Amérique, il l'est un peu moins en Angleterre et est très peu connu en France ; il est pourtant le partenaire idéal pour Jean Harlow et celui qu'elle préfère. Leslie Howard, coqueluche de Londres (il y est né) et d'Hollywood plaît beaucoup moins à l'ensemble du public américain et est lui aussi inconnu en France. Par contre Clark Gable qui est le jeune premier favori de beaucoup de Françaises, de toutes les Américaines, n'est pas aimé des Anglaises et ses pairs d'Hollywood ne le tenaient pas en grande estime du moins jusqu'à « New-York-Miami ». Le comédien préféré de toute l'Amérique est Joe. E. Brown. Paris l'ignore, l'Angleterre le traite comme un troisième plan et Hollywood n'a pas encore confiance en lui quoique il ne soit pas venu au cinéma d'hier. Ramon Novarro est pour beaucoup de spectatrices de chez nous un idéal de beauté. A Londres on le trouve efféminé (sa création de *Ben Hur* est déjà loin) ; en Californie il passe pour poseur (et en France on le présente comme la modestie même) et l'Américain regarde à la rigueur sa photo mais ne se dérange jamais pour aller voir ses films. C'est, lui aussi, un artiste d'exportation. George Arliss est la grande vedette de Londres et d'Hollywood ; l'Amérique



vient de l'adopter définitivement à la suite de *La Maison des Rothschild* et le public parisien se contente de l'ignorer. Frédéric March semble être la star d'une élite. C'est une des vedettes américaines que nous admirons le plus. Londres commence à le connaître, l'Amérique à se lasser de lui ; sa cote est cependant un peu meilleure dans la cité du cinéma ce qui est dû à ses qualités de simplicité et de cordialité.

Et mon ami de me confier alors :

— Vous voyez combien la popularité d'un artiste varie d'un pays à l'autre. Aussi crois bien que toutes les firmes travaillent pour alimenter tous ces débouchés. Vous aimez Novarro ; en voilà. Les Anglais veulent L. Howard on leur en fournit. Hollywood encore une fois n'est qu'un magasin de gros, il est donc naturel que vous ne connaissiez que les stars que l'on vous destine. Pourquoi perdriions-nous notre temps à vous parler d'artistes que vous ne verriez jamais. Or, à Hollywood, il n'y a que quelques rares artistes dont les films font le tour du monde. Les autres, ils servent seulement pour une région. A chacun selon ses désirs, telle est la formule du cinéma de chez nous. Sur ce, à l'eau. Il se précipita et je vis l'onde se refermer sur lui. Refermons de même la porte que nous venons d'ouvrir indiscrètement sur les coulisses d'Hollywood.

ROBERT FRANKEL.

A : Grande Vedette — B : Vedette Standard — C : Médiocre popularité — D : Absence de popularité

STAR	HOLLYWOOD	FRANCE	U. S. A.	ANGLETERRE	STAR	HOLLYWOOD	FRANCE	U. S. A.	ANGLETERRE
JOAN CRAWFORD	A	A	A	A	FRÈRES BARRYMORE	A	A	B	A
GRETA GARBO	A	A	B	B	WILL ROGERS	A	D	A	A
NORMA SHEARER	A	C	A	A	LEE TRACY	A	D	A	B
CLAUDETTE COLBERT	B	A	A	B	CLARK GABLE	B	A	A	B
ANN HARDING	A	D	A	A	RAMON NOVARRO	C	A	D	B
HELEN HAYES	A	D	A	A	GEORGE ARLISS	A	D	B	A
JEANETTE M. DONALD	C	A	D	D	WALLACE BEERY	A	A	A	B
MARLENE DIETRICH	B	A	B	B	FREDRIC MARCH	B	A	C	B
CONSTANCE CUMMINGS	A	D	B	A					

Pour fabriquer du COMIQUE

On connaît l'histoire du monsieur qui, écoutant un sermon, dans une église, restait parfaitement impassible, tandis que tout le monde sanglotait autour de lui. Comme on lui demandait d'où venaient ce flegme et cette insensibilité : « Excusez-moi, dit-il, mais je ne suis pas de la paroisse ».

Et pourtant, il ne s'agissait là que de larmes, et il est plus facile d'émouvoir que d'amuser. Je sais, la gaieté est très communicative, dix personnes en font facilement rire cent.

Quand un gendarme rit, tous les gendarmes rient... Et je me souviens fort bien que M. Fenouillard, devenu roi des Papous, par la grâce du hasard et de son henneton indélébile, occasionna un tremblement de terre quand, pris d'une crise d'hilarité, sa joie se communiqua jusqu'au globe terrestre.

Mais si le rire se répand facilement, il se déclenche difficilement, aussi j'ai une vive admiration pour ceux qui, à coup sûr ou presque, ont le pouvoir de secouer d'un hoquet homérique, des salles entières.

Je voulais savoir par quel procédé acteurs ou scénaristes arrivent à nous mettre en joie, comment ils font pour tirer sur les ficelles des pauvres pantins que nous sommes afin de nous distendre la bouche et de faire jaillir du fond de notre gorge une éruption modulée.

Mais j'aime mieux vous l'avouer tout de suite, ma courte enquête ne m'a pas apporté grand résultat. Je n'en sais guère plus qu'avant. Les spécialistes à qui je me suis adressé ont été unanimes (ils sont deux) à me dire que le sens du comique ne s'acquiert pas, qu'il ne s'explique même pas. « On l'a ou on ne l'a pas ». On le perfectionne, mais on ne le crée pas. C'est comme les maladies héréditaires ou l'imbécillité, c'est de naissance.

Evidemment si vous désiriez faire secréter les glandes lacrimales de vos contemporains, l'opération serait plus facile. Il suffirait de leur raconter des événements tragiques : l'histoire d'un tendre jeune homme et d'une jolie adolescente qui s'aimaient à la folie et que la providence et la volonté de l'auteur ont contraint à une douloureuse séparation, ou bien l'aventure d'un doux enfant, cruellement martyrisé par un père qui n'avait pas le sentiment « maternel ».

Mais si vous attendez qu'après ma pénible étude et mon enquête auprès de deux autorités compétentes, je vous révèle les recettes du comique, vous vous réservez une cruelle déception.

Ni Buster Keaton, ni René Pujol, ne m'ont donné le moyen de développer mes facultés humoristiques, et si j'en ai, c'est bien involontairement.

Et pourtant, j'avais choisi à dessein ces deux hommes comme connaissant particulièrement la question, mais la voyant tous deux sous deux faces bien différentes.

L'un et l'autre me dirent que le comique ne se compose pas, il jaillit. Ça peut être ennuyeux quand la source s'en tarit. Et ceci me rappelle une anecdote.

Un touriste arrive dans une ville située au pied d'un volcan éteint depuis longtemps. « Comment — s'écrie-t-il — ces gens ont eu la chance d'avoir un volcan, et ils l'ont laissé s'éteindre ! »

Ici, ce n'est pas le cas. Mes interlocuteurs ont une verve bouillante qui est bien loin de se refroidir.

Buster Keaton est un favorisé, il sait faire du comique avec les moindres choses. Aussi, c'est surtout au studio, dans le décor, au milieu de ses partenaires, parmi les accessoires, les bibelots et les instruments,



Buster Keaton est sur le point de se suicider dans *Le Roi des Champs-Élysées*.

qu'il fait ses meilleures trouvailles et qu'il combine ses gags les plus drôles.

Le comique de Keaton est simple et direct. Dans son livre sur le rire, Bergson fait remarquer la place qu'il faut accorder aux réminiscences d'enfant, c'est sans doute là qu'il faut voir un des principaux éléments de la force et de la qualité des farces ou de l'humour de l'acteur américain.

Ses gags sont immédiatement compréhensibles, c'est un comique de situation, il ressort des jeux de physionomie, des gestes des événements et non des mots. Il est par là d'autant plus international.

Il ne faut pas croire que le comique des paroles soit moins universel parce qu'il a besoin d'être traduit. Non. Mais c'est qu'il dépend plus de la mentalité d'un peuple.

Souvent, des comédies américaines, qui ont obtenu un grand succès aux États-Unis, n'en ont aucun en Angleterre. Les répliques qui firent rire les Yankees aux éclats, ne portent pas sur les Londoniens. Mais d'autre part, lorsque cette même production arrive en France, elle y reçoit le meilleur accueil.

C'est que le public n'y voit qu'une sorte de film muet, où on ne lui transcrit que les meilleurs traits d'esprit.

La démonstration en est que lorsque l'auteur des sous-titres s'attache à tout traduire littéralement et à rendre en français les jeux de mots étrangers, le spectateur perd pied et ne suit plus, et l'histoire lui paraît ennuyeuse. Je n'en veux pour preuve que certains courts passages d'un bon film, comme celui que présente l'Appollo : *J'écoute*, où le texte qui accompagne les images est parfois absolument incompréhensible.

Mais surtout, la production américaine bénéficie d'un autre avantage, et c'est l'auteur du *Roi des Resquilleurs*, Pujol, qui me l'a fait nettement observer.

— C'est une chance, me dit-il, que nous ne puissions nous français, suivre les discours des acteurs anglais. Ainsi nous les supposons souvent meilleurs qu'ils ne sont. Nous ne nous apercevons pas que les personnages racontent les mêmes inepties que celles que nous pouvons entendre dans les œuvres de chez nous. Et ce que nous applaudissons, dans notre ignorance, nous le sifflons en connaissance de cause.

« Un exemple : *Kid from Spain*, qui a eu un énorme succès en original, a beaucoup failli au doublage. Le spectateur a perdu une grande part de ses illusions lorsqu'il a entendu et saisi ce qu'il était obligé de s'imaginer auparavant. Mais il y a une excuse à la niaiserie de la moyenne des dialogues, c'est que dans le fond, le cinéma a un domaine très restreint. Dans un film il n'est permis de parler ni de politique, ni de religion, ni de bien des questions sociales.

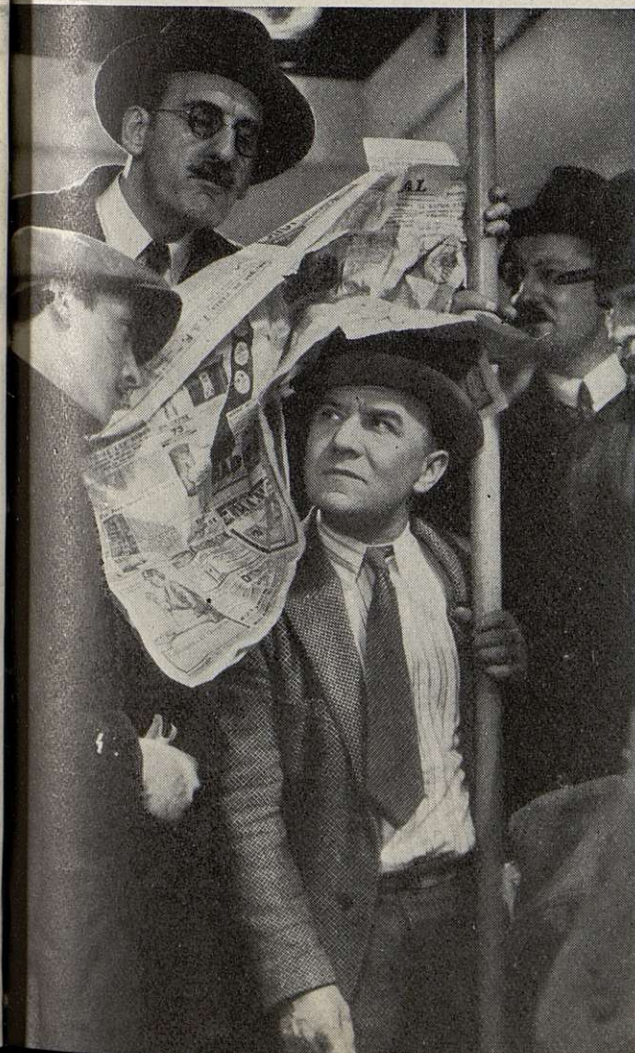
« Il y a d'abord Anastasie, la Censure, avec ses grands ciseaux, qui se dresse toujours menaçante, mais il y a aussi la terrible nécessité de faire du comique qui soit à la portée de toutes les intelligences.

« Il ne faut jamais perdre de vue que tandis que la littérature peut se spécialiser, le cinéma doit être universel.

« Les locataires d'un même immeuble s'achètent des livres divers : la concierge lit « Violée au seuil de la chambre nuptiale », le professeur du premier lit « Descartes », le garçon du second Simenon ou Conan Doyle, et la jeune dactylo sous le toit, un roman d'amour et de passion. Un film doit plaire à toute la maison, et quand on veut faire rire tant de gens d'idées et de goût si différents, c'est un bien pénible travail.

« Il n'y a guère que le coup de pied au derrière qui

Le comique de René Pujol dans *Le Roi du Cirage* avec Millon.



Une scène de *J'écoute*, film américain sous-titré en français, interprétée par Pat O'Brien.

soit une source d'hilarité universelle presque infaillible. Mais sorti de cet étroit domaine, je ne sais vraiment vous expliquer comment on fabrique du comique.

« Certes, il y a de grandes lois, le quiproquo, la surprise, le contraste, mais qui peut expliquer pourquoi le monsieur qui tombe dans la rue et se casse la jambe fait rire ? Qui peut expliquer pourquoi un nain est comique ?

« On a bien écrit des livres là-dessus, mais ils ne nous servent guère. Toutes les grammaires ne font pas un bon écrivain. En tout cas, en ce qui concerne la situation de l'auteur comique en France, elle est d'autant plus difficile que la critique a la dent très dure, et que le public est sévère, et surtout se lasse très vite ».

Pour moi, je trouve au contraire, que nous acceptons trop souvent chez nous des non-valeurs, ou tout au moins des gens qui ne varient pas assez leurs effets.

Serions-nous comme le colonel Bramble qui n'aimait que les plaisanteries qui avaient de la bouteille.

Il y a pourtant un comique qui se défraîchit moins que celui qui découle des situations. C'est celui qui prend sa source dans le caractère des hommes et des institutions.

C'est celui qui est à la base des meilleurs passages de *Fanny*, ou celui que nous retrouvons dans *A nous la Liberté*.

Trop souvent nos scénaristes préfèrent courir en vain après des plaisanteries rebattues, et des jeux de mots ou de scène dont on a abusés. Ils se fatiguent, et ils nous fatiguent, dans cette course après le faux esprit, qu'ils n'attrapent même pas. Et cela me rappelle le mot du chevalier de Boufflers. On lui disait, parlant d'un écrivain : « Il court après l'esprit. Je parie pour l'esprit, répondit-il ! »

ANDRÉ MICHEL.

CINÉMA MAGAZINE DANS LES STUDIOS

À Epinay Jacques Feyder tourne... LA PENSION MIMOSAS

Dans *Le Grand Jeu*, Jacques Feyder avait réussi ce tour de force de faire un film imprégné de l'atmosphère de la Légion, sans qu'on voie beaucoup celle-ci. Dans *La Pension Mimosas*, il a, de la même manière, fait un film sur le jeu et les joueurs, en montrant au minimum des casinos, cercles ou tripots. Par exemple, on aura un aperçu de tous les genres d'établissements où il est permis de perdre son argent : du casino de Monte-Carlo au tripot louche du Point-du-Jour en passant par le cercle élégant des grands quartiers.

La pension Mimosas est une pension de famille assez modeste, située sur la Côte d'Azur, où les joueurs décaqués prennent volontiers leurs quartiers... en attendant le coup de chance qui leur permettra de descendre dans un palace. Entre locataires, on échange martingales, tuyaux et superstitions. Ce qui donne lieu à des dialogues et à des scènes assez savoureuses. Raymond Cordy, entre autres, fait la joie de la table par ses superstitions aussi nombreuses qu'imprévues.

L'établissement est tenu par Alerme et sa femme Françoise Rosay. L'action commence en 1924. Ces deux braves gens ont un fils qu'ils aiment bien, et dont on fête la première communion. Ce gosse est personnifié par le petit Bernard Optal, une trouvaille de Jacques Feyder, qui le choisit entre plus de deux cents concurrents attirés par une annonce que le réalisateur avait mis dans plusieurs journaux.

On retrouve l'enfant, et la pension, modernisée, dix ans plus tard. Le fils, maintenant, c'est Paul Bernard, jeune homme charmant, enjôleur, qui fait tourner son brave homme de parrain en bourrique ; Alerme a beau vouloir

être sévère, reprocher au garnement ses frasques, ses dépenses excessives, sa manie du jeu, Paul Bernard réussit toujours à l'interrompre, à l'amadouer, et à lui dire des choses si gentilles que l'autre n'ose plus gronder.

C'est justement une scène de ce genre qu'on tourne au moment de ma visite. Paul Bernard, habilement, coupe toutes les semonces en s'exaltant sur l'habileté du rajeunissement de la maison, en disant avec effusion sa joie de revoir son parrain après une longue absence, son espoir de trouver en lui un second père qui lui donnera des conseils, etc. Comment voulez-vous qu'Alerme résiste à tant de bonne grâce ? Il est vaincu d'avance !

Dans la cour, on monte le décor d'un grand garage que dirigera Paul Bernard pour répondre au vœu de son parrain qui désire le voir travailler. Il y fera des affaires d'or, toujours grâce à son charme juvénile : il vend à de vieilles joueuses énamourées des autos d'occasion, qu'il a eues pour une bouchée de pain, et qu'il replace au prix fort.

Parmi les autres personnages du film, on verra : Paul Azais, un mauvais garçon qui fréquente le louche établissement de Pierre Labry. Jean Max, par contre, dirige un tripot élégant. Il a pour maîtresse, concurrentement avec Paul Bernard, Lise Delamare, premier prix des récents concours du Conservatoire. Arletty incarne une parachutiste ; Ila Meery, l'aventurière fantasiste de *Lac-aux-Dames*, joue une poule de luxe excentrique et amusante.

Marcel Carné est l'assistant de Feyder pour ce film : René Hubert et Maurice Forster, les deux opérateurs. Les extérieurs ont été tournés à Menton, Monaco, Nice.

...et Jean Toulout

LA REINE DE BIARRITZ

Cette petite reine charmante, reine d'élégance et de beauté, c'est Alice Field. Elle a épousé un grand seigneur espagnol beaucoup plus vieux qu'elle (Raoul Marco) et elle se console de sa vie conjugale sans amour en flirtant à Biarritz avec tous ses soupirants ; et ils sont nombreux ! Parmi eux, elle en distingue un particulièrement ; c'est André Burgères ; malgré les obligations de sa mère (Marguerite Moreno), qui craint de retomber avec elle dans la misère, elle pousse assez loin l'aventure avec le jeune homme. Celui-ci est marié depuis peu ; sa femme, inquiète, appelle son père à la rescousse pour qu'il vienne sermonner son gendre et intervenir auprès de la sirène. Hélas ! (Jean Dax) quoique nouvellement remarié aussi, tombe également amoureux d'Alice Field ! Elle est décidément irrésistible ! Et ce sera la fille qui viendra demander à sa rivale de rendre un homme à son épouse. Alice Field, courageusement, renoncera à l'amour pour rentrer dans le devoir... provisoirement.

Le mari, c'est Raoul Marco ; la femme d'André Burgères : Mlle Dubreuil ; celle de Jean Dax : Mlle Devilder.

L'histoire se complique encore d'un vol de bijoux, accompli par Léon Béliers, qu'on aurait cru plus honnête.

Cette pièce, qui fut jouée longtemps au Théâtre Antoine, est de Romain Coolus ; elle est mise en scène par Jean Toulout, dont ce sont les débuts de réalisateur.

Il me confiait, lors de ma visite au studio, quelque chose d'effarant

DANS LES STUDIOS D'HOLLYWOOD

DÉCHÉANCE

Cela se passa au studio, lorsqu'on tournait *Agent britannique*, avec Leslie Howard et Kay Francis. Un des figurants expliquait aux autres comment manier les fusils russes d'avant-guerre qui étaient les accessoires de la scène. — Comment se fait-il que vous connaissiez si bien le maniement des armes ? demanda l'assistant. Le figurant ne répondit pas. Quelques minutes plus tard, un autre s'approcha de l'assistant, et lui dit : — Vous voulez savoir pourquoi Carli connaît si bien les fusils ? C'était lui le propriétaire de l'usine qui les fabriquait...

RETOUR AUX TARTES A LA CRÈME

Il y a longtemps que les comiques américains ont abandonné leur vieille habitude de se bombarder à coups de tartes à la crème. On ne peut parler de tartes sans évoquer le bon temps héroïque du cinéma où il n'y avait pas de fou-rire de Charlot, Malec ou Fatty sans une débâcle folle de pâtisserie. Mais c'est d'une autre époque. Aussi tout Hollywood est-il ébahi du retour subit des tartes à la crème. Et dans un fou-rire ? Non, pas du tout. Dans le prochain film de la sérieuse et calme Janet Gaynor, *Servants' Entrance* (Entrée des domestiques). On y verra Miss Gaynor lancer une tarte à la crème, qu'elle vient de faire cuire, et qui viendra s'aplatir sur la tête de Ned Sparks. Peut-on en prévoir que la tarte va avoir une nouvelle vogue ? Peut-être pas. Mais c'est, en tout cas, la consécration d'un des éléments les plus classiques du fou-rire au cinéma.

L'ÉGLISE A PARLÉ

Il a été décidé qu'on changerait les titres de *Le feutre vert* et *Amours, sacré et profane* ; or, le premier de ces films, avec Constance Bennett et Herbert Marshall, doit son titre à un roman de Michael Arlen, roman légèrement scabreux ; le film, lui, ose infiniment plus que le roman, paru il y a dix ans ; l'autre, que joue Joan Crawford, n'a aucun rapport avec le roman d'Arnold Bennett duquel provient le titre. Mais le scénario déplaît, nous confie-t-on, profondément aux esprits dévots... On change les titres — et on garde les mêmes scénarios... L'église a parlé. Pourra-t-elle faire plus ?

DE-CI, DE-LÀ...

Harry Wilcoxon, Marc-Antoine dans *Cléopâtre*, incarnera le célèbre corsaire Sir Henry Morgan dans le prochain film de Mille, *Buccaneer*.

Paramount a acheté trois des plus célèbres nouvelles du grand écrivain anglais G.K. Chesterton, et va faire revivre à l'écran le célèbre personnage qu'il a créé, le R. P. Brown.

George Raft a regagné Hollywood après plusieurs semaines de tournée aux États-Unis. Son prochain rôle sera la vedette de *Limehouse Nights* (Nuits de Limehouse).

— Le metteur en scène Anatole Litwak vient d'être engagé par le producteur Max Cassvan pour tourner à Milan un film en trois versions. Le célèbre artiste dramatique Zaccani et Tatiana Pavlova seront les interprètes.



GARY COOPER & SHIRLEY TEMPLE in Paramount Pictures

1503

Si **GARY COOPER** et **SHIRLEY TEMPLE** sont aussi grands par la popularité, il n'en est pas de même pour leur taille. Si peu même, qu'il est possible d'affirmer que l'on se trouve là en présence de la plus grande et de la plus petite vedette d'Hollywood.



Quand on apprit que la gentille **TOBY WING** allait épouser **JACKIE COOGAN**, la surprise fut générale. Coogan, pour tout le monde, est resté le **kid**, l'enfant. Et l'on se représente mal ce gamin de 12 ans marié à cette grande et belle jeune vedette.



L'avez-vous reconnue ? Mais oui ! Ces deux photos c'est **GABY MORLAY** qui, dans **Jeanne**, apparaîtra sous les traits d'une jeune épouse amoureuse de l'enfant à qui elle doit donner naissance, et de nombreuses années plus tard, sous les traits d'une femme ridée, vieille, qui pleure encore cet enfant qu'elle n'a pas eu.



*aux lectrices
et aux lecteurs
de Ciné Magazine*
Francen

VICTOR FRANZEN
a dédié cette photo aux lectrices et aux lecteurs de Ciné-Magazine, parmi lesquels il compte de nombreuses admiratrices et admirateurs.

ECHOS D'ICI ET D'AILLEURS...

LES REPRÉSENTANTS OFFICIELS DU FILM SOVIÉTIQUE A PARIS

M. Boris Choumiatsky et les membres de la délégation soviétique du cinéma à l'Exposition biennale de Venise ont tenu à s'arrêter quelques jours à Paris avant de regagner la Russie. Ils ont ainsi rendu à M. Charles Delac, au siège de la Chambre Syndicale Française de la Cinématographie, la visite que celui-ci leur fit à Moscou, il y a quelques mois.

M. Boris Choumiatsky ayant manifesté le désir de prendre contact avec les représentants de la Presse cinématographique française, une réception fut organisée, à cet effet, mardi dernier, au siège de la Chambre Syndicale. Le directeur du Gouff qui, rappelons-le, représente l'ensemble des industries photographiques auprès du Conseil des Commissaires du Peuple de l'U.R.S.S., s'est prêté avec la plus entière bonne grâce à toutes les questions qui lui furent posées par nos confrères et par nous-même. De cette conférence improvisée, il ressort que si les industriels français, à part les constructeurs d'appareils cinématographiques, ont peu de choses à espérer des échanges commerciaux avec la Russie, laquelle se suffit largement à elle-même, des échanges artistiques intéressants pour les deux pays peuvent, néanmoins, s'établir. Certains films soviétiques pourront être vus objectivement chez nous avec profit, de même que nos meilleures productions iront témoigner à Moscou d'une confraternité artistique planant de très haut au-dessus des questions de politique intérieure propres à chacun des deux pays.

UN "MOT" DE RAIMU

Le mauvais caractère de Raimu est aujourd'hui chose légendaire. Alors qu'on tournait *Tartarin de Tarascon*, Raimu arrive un matin au studio de fort mauvaise humeur; ses yeux lancent à chacun des regards méchants, il a sa tête des mauvais jours. Vers la fin de la matinée, et à la suite d'un ne sait quelle insignifiante... contrariété, il se plante au beau milieu du plateau, se refusant à poursuivre la scène en cours.

— Non, non, dit-il, je ne tournerai pas. Ah! ah! je vais vous montrer à qui vous avez à faire.

Le metteur en scène intervient, suppliant :
— Non, non et non! vocifère Raimu. La Sainte-Vierge elle-même viendrait me demander de tourner, je lui répondrais : *Monsieur, je ne tournerai pas!*

KAY-MAURICE

Aux dernières nouvelles, on prétend que Kay Francis et Maurice Chevalier se rencontreront en Europe cette année. Et pourtant, Kay a quitté l'Amérique il y a un mois à destination de Naples, tandis que Chevalier, qui quitte Hollywood ces jours-ci, s'embarque en direction de Cannes, se reposer avant d'aller tourner en Angleterre.

Mais combien de kilomètres séparent Naples de Cannes... That the question...

L'ESPRIT DE GARY COOPER

Gary Cooper et Fredric March sont les deux meilleurs amis du monde. Comme ils se promenaient un jour ensemble, Fredric, soudain, dit à l'autre :

— Gary, je n'arrive pas à trouver un mot comme polygamie et qui veuille dire exactement le contraire.

— Monotonie, répondit Gary.

CONFUSION

Notre aimable confrère Boisvion raconte, avec nonchalance, la jolie histoire suivante :

Il s'occupe de la publicité du film produit par Fred Bacos et réalisé par Max de Vaucorbeil : *Mam'zelle Spahi*. Une jeune figurante, étrangère il est vrai, lui demande

— Qu'est-ce que ça veut dire "Spahi" ?

— Les spahis, ce sont des soldats; c'est un régiment africain.

— Ah! tiens! Je croyais que c'étaient des espèces de pâtes.

Spahis, spaguettis... On peut se tromper de ça!...

AU FIL DE L'EAU

Le cinéma prend de plus en plus possession de nos transatlantiques. Il n'est pas un de ces gros bâtiments qui, aujourd'hui, ne soit muni d'une salle de projection cinématographique.

Et cette distraction fut fort goûtée par la mission officielle française, qui s'est rendue, on le sait, au Canada, à l'occasion d'un centenaire de Jacques Cartier sous la conduite de M. Etienne Flandin.

C'est ainsi qu'ils eurent l'occasion de voir au cours de ce voyage trois films dont le succès est récent : *Lac-aux-dames*, *Primerose* et *Toi que j'adore*.

LE RIRE ET LA SANTÉ

Le pince-sans-rire Ned Sparks, qu'on a vu dans *Lady For A Day* et bien d'autres films encore, attribue son long visage dégoûté à une indigestion chronique dont il souffrait autrefois. Lorsque, devenu opulent, il fut guéri, il dut retenir son expression d'indigestion, afin de pouvoir tourner.

Saviez-vous que...

— G.-W. Pabst prépare son second film américain, *La guerre est déclarée*, d'après une idée originale de lui-même.

Marlene Dietrich restera probablement Russe à l'écran : après avoir joué la grande Catherine dans *L'Impératrice rouge*, elle interprétera *Pion rouge*, le prochain film de Josef von Sternberg, où elle sera une exilée en Sibérie.

Garbo vient de commencer *Le Voile peint*, sous la direction de Richard Boleslavsky, elle est entourée de Herbert Marshall, qui joue son mari, Beula Bondi sa mère, et Cecilia Parker sa sœur.

Samuel Goldwyn a ajourné la production de *Barbary Coast*, sujet trop censurable. Chez Goldwyn, Rouben Mamoulian réalise *Nous vivons de nouveau* (d'après *Résurrection*, de Tolstoï), avec Anna Sten, Frederic March et Jane Baxter. Anna Sten jouera ensuite un nouveau rôle russe, mais moderne celui-ci.



Buster Crabbe et Ida Lupino dans L'Ecole de la Beauté, qui vient d'être présenté et dont nous donnerons le compte rendu critique dans notre prochain numéro.

Le prochain film de Will Rogers aura le titre de *What's A Lawyer For?* (A quoi sert un avocat?).

Après *Les Hommes en blanc*, le grand succès sur la vie des médecins, on va tourner *La Parade blanche*, scénario original de Rian James et Jesse L. Lasky Jr., sur la vie des infirmières. Irving Cummings en sera le metteur en scène.

Dick Powell et Josephine Hutchinson seront les étoiles de *Gentlemen Are Born* (On naît gentilhomme), premier film de Mervyn Le Roy depuis son retour de son voyage de noces autour du monde. Miss Hutchinson, dont ce sont les débuts à l'écran, était la vedette du théâtre de répertoire d'Eva Le Gallienne à New-York, une des premières artistes d'Amérique. Ils seront entourés de John Halliday, Allen Jenkins, Frank McHugh, Ruth Donnelly, Dorothy Dare et Russell Hicks.

Le titre définitif du prochain film d'Eddie Cantor est *Kid Millions* (Le Gosse aux millions); il y a pour partenaires : Ethel Merman, Ann Sothorn et George Murphy.

DERNIÈRE HEURE

— Berval tiendra le principal rôle de *Don Juan* provençal.

— Eugène Deslaw vient de terminer l'adaptation française de *La Sœur noire*, film tourné au Zouloulouland.

— Monty Banks termine à Londres les intérieurs de *Dix-huit minutes* dont les extérieurs ont été tournés à Paris.

— Le livre d'Antoine de Saint-Exupéry, *Vol de nuit*, qui a déjà fait l'objet d'une adaptation cinématographique aux Etats Unis avec Clark Gable, Robert Montgomery et John Barrymore, va être également tourné en Argentine sur les lieux mêmes où se déroule l'action du livre.

— Sous la direction artistique d'Alexandre Kamenka, René Sti réalise *Le Bossu*, qu'interprètent Robert Vidalin, Josseline Gaël, Samson Fainsilber, Germaine Laugier, Jacques Varennes, Henri Marchand, Jim Gérald, Raymond Galle et Raymond Desmoulins.

— On vient de donner le premier tour de manivelle du *Voyage imprévu*, film tiré de l'œuvre de Tristan Bernard.

— Complétant la distribution de sa nouvelle production *Antonia, romance hongroise*, la Milo Film vient d'engager Fernand Gravey et Jean Worms, pour interpréter les deux principaux rôles masculins aux côtés de Marcelle Chantal. Ce film sera réalisé en version française et anglaise respectivement par Max Neufeld et Jean Boyer dans les studios Pathé-Natan de Joinville.

— Voici la distribution de la version française de *La dernière valse*, que Léo Mittler tourne actuellement aux studios de Billancourt : Armand Bernard, Yarmila Novotna, Charlotte Lysès, Marthe Mellot, Alla Donnel, Jean Martinelli (de la Comédie Française), Goupil, Gauthier Sylva et Gérard Barry.

Une version anglaise est en outre réalisée en même temps avec comme interprètes : Yarmila Novotna, Gérard Barry, Tony Bruce, Huntley Wright, Madge Snell, Harry Welchmann, Bruce Winston, Jack Hellier. Chef-opérateur : Burel.

— King Vido est actuellement à Londres et il est fortement question qu'il vienne à Paris. Présentera-t-il lui-même son nouveau film : *Notre pain quotidien* ?

— H. d'Abbadie d'Arrast a réalisé en Espagne *Le Tricorne*, film parlant français qu'interprètent Eleanor Borden, Hilda Moreno, et Victor Varcani.



L'ÉCOLE DE LA BEAUTÉ

FILM RACONTÉ

LARRY BUSTER CRABBE Don Jackson
IDA LUPINO Barbara

ROBERT ARMSTRONG Larry
JAMES GLEASON Dan

Larry Williams alluma son gros cigare, et :
« Ecoute, mon vieux Dan, j'ai une idée formidable. Avec l'argent que tu as, nous allons faire une affaire de pétrole qui nous rapportera des millions. What do you say? Les puits? Mais pour l'instant nous n'en avons pas besoin. Les premiers fonds, nous nous en servons pour la publicité et le lancement. Nous faisons une Société par actions. Grâce à ton argent, à mes idées, et aux relations de notre amie Joan, l'argent affluera vite, les actions monteront ; nous faisons un premier coup en Bourse qui nous laisse un gentil bénéfice, et alors nous songerons à acheter des puits, oui, des vrais puits, en chair et en... pardon, en terre et en pétrole. »
Ainsi parla Larry Williams, et six mois après, lui et Joan étaient invités du Tribunal à faire en prison un petit séjour de dix-huit mois, tous frais payés, Dan, lui, s'était sauvé. Avec les bénéfices, naturellement.

Au bout d'un an et demi, nos trois compères se retrouvèrent. Larry Williams alluma un gros cigare, et :
« Ecoute, mon vieux Dan, j'ai une idée formidable. Avec l'argent que tu as, nous allons faire une affaire qui va nous rapporter des millions. Nous fondons une revue sportive. A la direction, nous fourrons un champion et une championne célèbres. Si tout marche comme je l'espère ; je me fais même fort « d'avoir » Don Jackson et Barbara Hilton. Avec des noms comme ça, nous sommes sûrs d'avoir pour nous toutes les classes de la Société. Et alors, sous l'apparence d'une revue sportive (et avec quels directeurs) nous passons des photos suggestives, des articles qui friseront l'obscène, nous tirons par centaines de mille, la police ne peut rien dire, et nous gagnons des millions. C. Q. D. F. »
Ainsi parla Larry Williams. Et, en effet, il « eut » les fameux Don Jackson et Barbara Hilton. Et le journal commença à monter la pente des tirages astronomiques.

Tout semble marcher à merveille pour nos compères. Mais ils ont compté sans leurs directeurs sportifs, Jackson et Barbara, qui ne se contentent pas de toucher leurs appointements, et de voir leurs noms imprimés sur la revue et le papier à lettre de la maison, mais qui émettent en outre la prétention de travailler réellement. Est-ce assez inconcevable? Larry lui-même n'avait pas prévu celle-là. Qu'importe, il ne se tient pas pour battu. Puisque Jackson devient gênant, on va l'en-

voyer faire un tour en Europe. Prétexte : recruter des candidats pour un concours universel de beauté.

Monte, monte, monte le tirage pendant ce temps. Barbara, affolée par la tournure de plus en plus scabreuse que prend la revue rappelle Jackson d'urgence. Celui-ci revient à l'improviste, et il exige que le journal revienne à sa conception première.

Dan dont l'argent fructifiait si merveilleusement supplie Larry de pondre une idée dans les quarante-huit heures, avant le prochain numéro, pour réexpédier Jackson ailleurs. Et Larry trouve. Avec Barbara, on enverra Jackson diriger un camp de sportifs que les compères avaient acquis en même temps que le journal. La propriété de ce terrain est partagée en cent actions, et on en donne cinquante et une, soit la majorité, aux deux champions, qui seront ainsi maîtres de diriger l'entreprise à leur guise.

Nouveau coup du sort contre Larry, Dan et Joan : les innombrables concurrents que Jackson avait ramenés avec lui, nos amis comptaient les exploiter pour donner une popularité au journal, grâce à un concours de beauté bien organisé, avec une vaste publicité. Mais Jackson, lui, les emploie comme moniteurs dans son camp de sportifs. Et comme c'est avec lui que tous ont signé, Larry ne peut rien pour les lui enlever.

Si, pourtant... Il va faire appel à la ruse féminine de Joan. Celle-ci va trouver Jackson et Barbara, les persuade qu'elle s'est séparée de Larry, et leur offre ses services. En échange, elle ne demande que quatre ou cinq actions. Ainsi la majorité repasse au camp de nos compères.

Larry et Dan croient tenir la victoire, et arrivent pour tout « chambarder ». Mais Barbara a été plus rusée encore que Joan. Elle a cédé des parts sur la propriété du terrain ; mais pas sur la gestion de l'affaire, dont ils restent les seuls maîtres. Grâce à cette subtilité juridique, nos trois compères sont définitivement battus ; ils sont même proprement mis à la porte.

Adieu, millions, châteaux, célébrité. Ils durent reprendre le train.

Pendant le voyage, Larry Williams alluma un gros cigare, et :

« Ecoute, mon vieux Dan, j'ai une idée formidable... »
Georges COLMÉ.

Madeleine RENAUD

Sa vie, ses souvenirs...

(Suite et Fin)

Toute fière, la jeune femme de lettres suivit ce conseil ; et Marcel Hutin, gentiment, publia deux ou trois de ces nouvelles dans un journal de l'Oise dont il s'occupait.

Mais ce fut une carrière éphémère. Il fallait travailler pour le brevet ; Madeleine Renaud le passa avec une note brillante en littérature... mais en ratant tous ses problèmes ; elle a toujours été très mauvaise en mathématiques ; aujourd'hui encore, elle déteste faire des comptes.

Ensuite, il fallut bien se décider à choisir une carrière ; elle aimait toujours faire des chapeaux, mais la vocation de modiste était moins marquée que jadis : l'envie d'écrire était plus forte ; et puis, autre chose maintenant, l'attirait : le théâtre !

Elle l'avait découvert à son retour à Paris. Car j'ai oublié de vous dire que, pour fuir les obus de la Bertha et des Gothas, sa mère l'avait emmenée, ainsi que sa sœur, naturellement, à Royan, où la petite famille passa un an.

Le théâtre ! Tout d'abord, elle n'avait étudié la littérature que pour « en prendre de la graine » ; peu à peu, elle s'était mise à réciter ce qu'elle apprenait ainsi. Et puis, elle avait toujours aimé se déguiser, et elle amusait follement sa sœur, quand sa mère et sa tante n'étaient pas là, en dévalisant les armoires pour se composer des costumes fantaisistes. Elle aimait aussi imaginer de petites pièces, mais c'était plutôt pour les écrire que pour le plaisir de les jouer ; elle les interprétait cependant elle-même... faute d'avoir une autre « artiste » sous la main. Ainsi, presque sans le vouloir, elle s'était intéressée au théâtre. Mais la grande révélation, ce fut une représentation à la Comédie-Française de *Riquet à la Houppe*, avec Georges Berr comme principal acteur. En sortant de là, c'était fini :

— Je ferai du théâtre, et j'entrerais à la Comédie-Française ! déclara-t-elle avec décision.

Ce n'était probablement que l'aboutissement d'un long travail intérieur, l'éclosion d'une plante ayant poussé des racines souterraines pendant bien longtemps.

Il n'était plus question de fables ; ni même de reconstituer, comme les deux sœurs le faisaient quelquefois, la mise en scène somptueuse d'une féerie du Châtelet. C'était sérieux, définitif.

Dès le lendemain, avec un délicieux battement de cœur, Madeleine Renaud tenta une héroïque démarche : elle téléphona à Georges Berr pour lui demander la marche à suivre quand on voulait faire du théâtre.

— On entre au Conservatoire ! répliqua le grand acteur, furieux d'avoir été dérangé par une petite folle, ou une farceuse, il ne savait pas au juste.

— Bon ! se dit Madeleine Renaud, j'entrerais donc au Conservatoire.

Mais c'était plus facile à dire qu'à faire. La jeune fille n'aurait peut-être pas réussi, sans un hasard qui lui facilita les choses.

Elle fut invitée à une soirée chez Constance Maille ; on lui demanda de dire des vers, ce qui l'intimidait énormément, mais elle s'en tira si bien que Renée du Minil accourut vers elle :



Madeleine Renaud dans *Mistigri*.

— Vous avez une véritable vocation théâtrale, Mademoiselle ; voulez-vous travailler avec moi ? Je vous donnerai des leçons.

Elle accepta naturellement avec joie ; et, trois mois après, elle entra au Conservatoire, dans la classe de Raphaël Duflos, où elle avait pour condisciple Charles Boyer.

Son doux visage, sa voix pure, la firent immédiatement classer dans les ingénues, et son professeur lui fit étudier le rôle d'Agnès, de *L'Ecole des Femmes* (Vous savez : « Le petit chat est mort... »)

Ce fut dans ce rôle que Madeleine Renaud remporta un second prix dès son premier concours. L'année suivante, bravement, elle joua la même chose, ce qui était assez audacieux. Cette fois, elle eut un premier prix, et décrocha du même coup un engagement à la Comédie-Française : son rêve était réalisé. On la fit débiter au bout de trois mois dans le rôle... d'Agnès. Au moins, on peut dire qu'elle le savait sans défaillance !

Et puis, ce fut l'ascension ; des rôles — presque toujours des ingénues — des tournées, un travail acharné.

Et le cinéma ? La première fois qu'elle y était allée, étant petite, elle avait tellement été effrayée par les gesticulations des personnages qu'il avait fallu la faire sortir ; elle criait, pleurait, mettait l'établissement en révolution. C'était bien fâcheux pour un premier contact !

Plus tard, elle était revenue sur cette mauvaise impression, mais elle ne raffolait pas du cinéma. Pourtant, son engagement théâtral lui valut quelques propositions cinématographiques ; elle fit quelques petites choses, auxquelles elle n'attache guère elle-même d'importance ; puis, *La Terre qui meurt*, réalisé par Jean Choux, qui devait se souvenir d'elle plus tard quand il fut sur le point de tourner *Jean de la Lune*.

Elle admirait beaucoup Lilian Gish, et conserva une impression durable du *Lys brisé* et de *Way down East*. Elle aime maintenant les interprétations de

Gaby Morlay, d'Annabella, de Lilian Harvey, de Greta Garbo, de Marlène Dietrich.

Le parlant était arrivé. Henri Fescourt l'engagea pour tourner *Serments*, qui ne lui plut pas beaucoup, et qui était d'ailleurs un des premiers films parlants réalisés; on tâtonnait encore un peu. Madeleine Renaud était complètement dérouterée par cette expression d'art si nouvelle.

Jean de la Lune, qu'elle tourna ensuite, lui parut plus réussi. Mais elle avait un trac fou au moment de la présentation. Elle l'a toujours, d'ailleurs, pour chacun de ses films...

La première fois qu'elle s'est vue et entendue à l'écran, elle a été pendant un bon moment à se dire : — Où ai-je vu cette personne-là ? Je la connais certainement.

Ce n'est qu'en entendant son texte qu'elle a fini par s'apercevoir qu'elle connaissait en effet admirablement la personne s'agitant sur l'écran. On sait que presque tous les artistes éprouvent plus ou moins cette impression bizarre; Madeleine Renaud la ressentit au plus haut degré. Et bientôt, la surprise fit place à l'inquiétude; il lui semblait toujours que « son double » allait faire une gaffe, donner une mauvaise intonation; en même temps, s'ancrait en elle l'impression pénible que le travail était définitif; que, même si c'était mauvais, il n'y avait pas à y revenir. Ce fut un bien désagréable moment à passer. Chaque film lui fait la même peur. Heureusement, chaque film est pour elle un nouveau triomphe; mais son appréhension ne s'en renouvelle pas moins la fois suivante.

Jean de la Lune, donc, lança Madeleine Renaud comme interprète de cinéma; on se souvient de l'excitante sensibilité qu'elle montra dans ce rôle de femme « à béguins », qui, finalement, se rend compte de la bonté, de la tendresse de son mari, et qui lui revient repentante, définitivement conquise.

Ensuite, ce fut *La Couturière de Lunéville*, création périlleuse entre toutes, car il fallait interpréter deux rôles bien différents, qui étaient d'ailleurs deux aspects de la même personne : une modeste couturière de province, naïve, un peu bête, douloureusement éprise d'un bel officier qui la délaisse; et puis, une star célèbre, coquette, perverse, s'ingéniant à faire perdre la tête au même homme, pour se venger et le reconquérir. Madeleine Renaud se tira du double écueil avec une belle adresse.

Dans *La Belle Marinière*, qu'elle tourna ensuite, ce n'était pas encore un personnage de tout repos qu'elle devait incarner. Marinette, jeune fille un peu coquette, a épousé un brave homme de marinier qui, jusqu'ici, a eu pour ami et collègue un jeune homme un peu rêveur, beau garçon, loyal; bref, Pierre Blanchar, à peu près tel qu'il est au naturel. Le mari, c'était Jean Gabin. Et, naturellement, la cohabitation de ces trois êtres sur la même péniche pendant d'interminables journées, devait amener l'inévitable : Blanchar

s'éprenait de la femme de son ami, voulait se dominer par loyauté, et finissait par succomber après un long combat intérieur, devant les avances de Marinette; il faut dire, à la décharge de cette dernière, que Jean Gabin l'avait passablement exaspérée en lui vantant toujours les qualités de son ami. Madeleine Renaud fut une Marinette habile, caressante, semant perfidement le doute et même la haine entre ces deux hommes si unis jusqu'à son arrivée.

La Maternelle révéla une tout autre face du talent de la jeune artiste. Elle fut, avec la frémissante émotion dont on se souvient certainement, la femme de service, Rose, toute dévouée aux pauvres gosses de cette école située dans un quartier misérable. Elle les mouchait, les consolait, les apprivoisait, les lavait, avec une douceur tendre qui fut le charme du film si tragique par ailleurs. Madeleine Renaud était le sourire, la beauté, de cette œuvre poignante qui connut sur tous les écrans d'Europe un succès inhabituel.

Le Voleur nous la montra jeune femme amoureuse, inconséquente, qui n'hésite pas à voler sa meilleure amie, à compromettre un gamin épris d'elle, pour conserver l'amour de son mari; pour avoir de belles toilettes, du linge de luxe, elle déclenche un drame dans son entourage; c'est que tout cela lui semble indispensable pour plaire à l'époux trop aimé, mal aimé... Et Madeleine Renaud fut cette coquette ingénue avec un charme très prenant.

Boubouroche, c'est autre chose. La maîtresse perfide du placide bonhomme de Courteline ment avec aisance et facilité; elle invente les histoires les plus saugrenues avec une promptitude digne d'un meilleur objet pour dérouter le jaloux, retourner la situation et se donner le beau rôle alors qu'elle est manifestement coupable. C'était encore là un rôle dangereux, pouvant facilement sombrer dans l'odieux, et que Madeleine Renaud interpréta avec infiniment de tact.

Le Tunnel ne lui donna pas beaucoup l'occasion de déployer les ressources de son talent.

Primerose, un grand amour déçu... Une jeune fille du monde qui aime un arriviste et se fait religieuse quand elle apprend le mariage de cet homme avec une rivale plus riche qu'elle. C'était là le rôle idéal pour Madeleine Renaud qui eut plus que jamais cet adorable air de victime résignée qui la cantonna longtemps dans les rôles d'ingénues malheureuses. En religieuse, elle avait le visage pur d'une madone, et sa voix aérienne s'harmonisait parfaitement avec les couloirs sévères, le jardin désert du cloître.

Enfin, après un éloignement de cinq mois — temps consacré uniquement à la scène — elle revient au studio pour tourner *Maria Chapdelaine*; l'héroïne triste de Louis Hémon, qui aime, espère et souffre au fond de sa solitude canadienne, est encore un personnage parfaitement adapté au tempérament de Madeleine Renaud.

(Voir suite page 13)

LES FILMS DE LA SEMAINE

J'ÉCOUTE

Interprété par Joan Blondell, Pat O'Brien, Glenda Farrell, Allen Jenkins et Eugène Pallette

Réalisation de Ray Enright

Ce film trépidant au possible nous introduit aussi — comme *Looking for trouble* — dans les milieux... téléphoniques. C'est l'histoire de deux employés attachés au service des réparations d'un central téléphonique. L'un d'eux tombe amoureux d'une gentille standardiste, laquelle se laisse embrigader, sans s'en douter, par une bande de gangsters, qui se servent d'elle pour commettre un certain nombre d'exploits... téléphoniques. (Et si ce n'était aller contre la morale cou-

rante, nous nous plairions à admirer l'ingéniosité de ces malfaiteurs d'envergure; mais le scénariste de *J'écoute* n'en recueille pas moins tous nos éloges). Comme vous le pensez, le pot-aux-roses est découvert et Pat O'Brien réparateur aux téléphones pourra épouser Joan Blondell, standardiste charmante et souriante. La principale qualité de ce film, qui n'a certainement pas de hautes prétentions intellectuelles, réside dans la perfection du découpage et du montage, qualités essentielles qui donnent à ce film ce mouvement, ce rythme que rarement, sinon jamais, on ne rencontre dans un film français.

VERS L'ABIME

Interprété par Brigitte Helm, Françoise Rosay, Henri Roussel, Raymond Rouleau, Roger Duchêne et Thommy Bourdelle

Réalisation de Hans Steinhoff

Un document volé compromet la signature d'un traité de commerce entre un Etat sud-américain et l'ambassade d'une grande nation européenne; un jeune attaché signe une reconnaissance de 6.000 dollars pour entrer en possession de ce document; pour faire face à cette dette, il est amené à commettre un faux qui laissera soupçonner un de ses collègues. Celui-ci donne sa démission, mais l'attaché se donne volontairement la

mort par un « accident » d'automobile.

Ce film se passe dans un milieu que le cinéma n'avait pas encore exploré jusqu'à ce jour, celui des ambassades. Mais il le fait avec beaucoup trop d'emphase et de prétention et les personnages sont trop apprêtés. Les acteurs font, malgré tout, d'heureux efforts pour donner de la vie aux rôles qu'ils interprètent. L'ambassadeur de tous est, une fois de plus, Françoise Rosay, qui campe un pittoresque type de « tenancière » sud-américaine. Raymond Rouleau joue également avec beaucoup de sobriété et Brigitte Helm a une beauté moins « arrangée » que dans certains de ses films.

LA P'TITE SHIRLEY

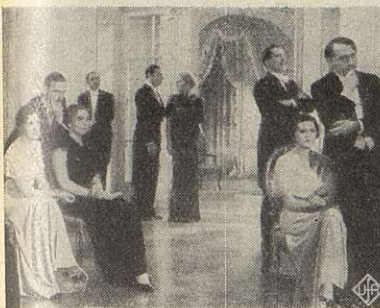
Interprété par Shirley Temple, James Dunn, Claire Trévor et Alan Dinehart

Le père de la p'tite Shirley est sorti de prison il y a six ans avec l'espoir que le mariage le ramènerait dans le droit chemin. En effet, pendant 6 ans de mariage il a mené l'existence la plus honnête; mais il a une petite fille de cinq ans, espiègle en diable, et qui va être la cause involontaire des pires ennuis qui priveront son père de l'emploi de chauffeur qu'il avait chez un riche particulier, le feront soupçonner du vol d'un collier de perles commis chez ce dernier et seront à deux doigts de le voir à nouveau jeté en prison. Mais après de multiples péripéties, les choses

rentrent dans le bon ordre; cela grâce à la p'tite Shirley qui tourne en ridicule un détective de la plus vile espèce. Je dois évidemment vous parler de Shirley Temple qui, à cinq ans, est une des plus grandes vedettes d'Hollywood. Elle a extérieurement tout ce qu'il faut pour conquérir les sympathies: sourire, beauté, fraîcheur, vivacité, mais dès qu'on la fait parler, elle devient beaucoup moins naturelle, beaucoup plus... artiste; elle chante et danse à ravir. James Dunn et Claire Trévor sont sympathiques et émouvants. Pourtant les histoires de malfaiteurs atteints par les grâces de la rédemption ont toujours, dans les films américains, un caractère un peu puéril.



Pat O'Brien et (à droite), Joan Blondell



(au centre et au fond) Roger Duchêne et Brigitte Helm



Shirley Temple et James Dunn

Madeleine RENAUD

(Suite de la page 12)

Nous ne verrons cette œuvre à l'écran que la saison prochaine; mais déjà l'on peut dire que Madeleine Renaud y sera très bien; Julien Duvivier est enchanté de son interprète, dont la docilité, la conscience professionnelle, sont légendaires.

Au mois d'octobre, elle ira à Rome tourner *La Marche Nuptiale*; et puis, elle a d'autres projets dont elle ne veut pas parler, parce qu'elle estime prématurées des confidences à ce sujet.

Et voilà! Vous connaissez maintenant la carrière de Madeleine Renaud; vous connaissez son caractère, ses goûts, la liste complète de ses films... Mais ce que vous ne connaissez pas, parce que cela ne peut pas se décrire, c'est la sympathie qui se dégage d'elle, sa simplicité, sa bonté. J'ai essayé de vous les faire apprécier, mais je crains bien d'être restée au-dessous de la vérité...

FIN Henriette JANNE.

BUSTER ROI et CHOMEUR

(Suite de la page 3)

Vingt fois le texte de Mirande fut refait en entier par Nosseck, Robert Siodmack, Buster Keaton (s'expliquant par gestes) et Paulette Goddard, assistés de René Montis. Tant d'efforts pour que Buster réussisse à placer en temps voulu ses répliques et prononçât correctement des mots qu'il ne comprenait pas!

Cela devenait fastidieux.

— Attendez, me dit-on, vous verrez rire Master Keaton...

Et je restai

A 11 h. 58, exactement, il riait à gorge déployée. Nous le verrons et nous « l'entendrons rire ». Mais tout son rôle sera postsynchronisé.

Le Roi des Champs-Élysées, malgré tout, tient ce qu'il a promis.

Il est « un éclat de rire ».

Ni moins, ni plus...

Jacques LOMBARDY.



COURRIER DES LECTEURS

Iris répond ici gratuitement, chaque semaine, à toutes questions qui lui sont posées, concernant le monde et l'activité cinématographiques.

Mauricot. — Vous en posez des questions... Je vais d'ailleurs vous jouer un tour : puisque vous tenez à connaître le vrai nom de Ramon Novarro, je vais vous le donner dans toute son intégrité ; lisez un peu : M. José Ramon Gil del Segrado Corozan de Jesus Samaniego y Ghriban y Signeiro y Guerrero. Vous vous rendez compte. Son premier film fut dirigé par Rex Ingran sous le titre de *The prisoner of Zenda*.

Pierre Pignon de bicyclette. — Encore un travailleur du vélocipède. Jean Weber vient de terminer un film tiré d'une pièce d'Eugène Labiche : *Les suites d'un premier lit*, sous la direction de Marcel Cohen. Maurice Chevalier n'est pas encore en France ; il doit y venir ces jours-ci et séjournera à Cannes avant de se rendre en Angleterre où il doit tourner sous peu avec Alexandre Korda pour la London Films.

Lydia de Caro. — Ah ! c'est vous la fameuse dame de carreau... Enchanté. Il est impossible de pénétrer dans un studio si l'on n'est recommandé par personne et encore plus difficile si l'on ne connaît personne de l'intérieur. Un concierge irréductible garde jalousement la porte de chaque studio et il faut montrer patte blanche pour y entrer. C'est André Luguet qui interprétait le rôle de Bobby aux côtés de Lily Damita dans le film dont vous me parlez. Vous verrez cet acteur le mois prochain, dans *Jeanne* aux côtés de Gaby Morlay. A propos de Gaby Morlay, vous avez vu, en page 11, sa photo en vieille femme ; étonnant, n'est-ce pas ?

Vive Robert Lynen. — Il n'y en a plus que pour vous dans ces colonnes. Si vous désirez entrer en rapports écrits avec *Grand Frère Félix*, écrivez-lui au journal "aux bons soins de M. Iris", je lui transmettrai votre lettre, me chargeant ainsi, comme dit l'autre, du rôle d'agent de liaison.

Vive le cinéma. — Ce monsieur a vraiment, ne trouvez-vous pas, des idées d'une originalité sans égale : 1° Colette Darfeuil demeure à Paris, 5, rue Cognacq-Jay ; 2° Annabella vient de changer d'adresse. Ecrivez-lui néanmoins au 14 de la rue Nungesser-et-Coli votre lettre lui parviendra ; 3° Depuis un an, Jacques Catelain n'a pas tourné autre chose que *Château de rêve*. Mais il est parti, il y a quelques semaines à Hollywood faire un reportage sur le cinéma américain pour le journal *le Jour*, et on dit qu'il aurait été engagé là-bas pour tenir un rôle dans une très grande production.

Rien que nous deux. — C'est un tantinet suggestif : 1° Edith Méra habite 7, rue Greffulhe, à Paris. Vous pouvez lui demander sa photo et même la faire dédicacer ; je suis sûr que vous obtiendrez satisfaction ; 2° Le film *Colomba* a été édité par la firme Cinédis Gentel et Cie, 40, rue du Colisée, Paris (8°) ; 3° *Trois balles dans la peau* a été tourné vers le mois de janvier de cette année et les prises de vues ont duré trois semaines.

Bérénice. — Pierre Richard Willm n'est pas encore parti à Budapest. Je vous donnerai prochainement la liste de ses partenaires dans le film dont vous me parlez.

Mrs Gary Cooper. — Gary n'habite pas dans ce mystérieux Taft Building. Mais c'est une agence de correspondance postale qui se charge de faire parvenir à tous les acteurs d'Hollywood les lettres qui leur sont destinées. Pierre-Richard Willm est, à la ville, le plus simple et le plus charmant des hommes. Quant à notre *Director*, il est de la deuxième catégorie : cigarette, etc...

Georgette. — Je parie que vous ne portez que des robes en crêpe... vous savez... en crêpe Georgette... Les films de la Metro-Goldwyn-Mayer sont tous tournés à Hollywood ; rien n'est tourné en France par cette firme.

Caraco. — Berval a trente-cinq ans, il est célibataire. A part *Maurin des Maures* et *L'illustre Maurin*, il a également tourné dans *Les 28 jours de Clairette* et dans *Chourinette*. Nous le

Nous rappelons à nos lecteurs que pour une période indéterminée "Ciné-Magazine" offre à ses nouveaux abonnés d'un an UNE PRIME consistant en 3 VOLUMES d'une valeur de 12 francs chaque.

Chaque abonné recevra, dès réception de sa souscription une liste de 50 titres dans laquelle il choisira 3 volumes que nous lui adresserons immédiatement.

ABONNEZ-VOUS !

verrons dans quelques semaines dans *Le roi de Camargue*. Il n'a pas été tourné de version parlante de *Ben-Hur*. Le film a simplement été sonorisé. C'est aussi Brian Aherne qui a tenu le rôle du sculpteur de *Cantique d'amour*.

Tatypouze. — Voici la distribution des trois films qui vous intéressent : *Jean de la Lune* : Madeleine Renaud,

René Lefebvre, Jean-Pierre Aumont et Michel Simon. **Topaze** : Louis Jouvet, Pierre Larquey, Pauley, Marcel Vallée, Edwige Feuillère et Simone Héliard. **Opérateur** : Langfield. **L'Etoile de Valencia** : Brigitte Helm, Jean Gabin, Lucien Dayle, Paule Andral, Thomy Bourdelle, Paul Amiot, Pierre Labry, Roger Karl, Christian Casadesus, Joe Alex, Pierre Sergeol, et Simone Simon.

Marcel Robert. — C'est presque un revenant, celui-là ! 1° Voici les différentes adresses requises par votre Honneur : André Roanne, 104, rue d'Amsterdam. René Lefebvre, 5, rue Ravignan. Alice Cocéa, Hôtel Ansonia, 8, rue de Saigon. Mais je n'ai pas celle de Joséphine Baker, éternelle vagabonde ; 2° L'adresse de Pierre-Richard Willm et celle de Fernandel sont exactement celles que vous m'avez soumises ; 3° La véritable adresse de Dramem (celle à laquelle vous devez lui écrire est 112, boulevard Malesherbes, à Paris). Celle de Renée Saint-Cyr est 30, quai de Passy et celle de Marie Bell, 15, rue Raynouard, à Paris (17°). Vous aurez certainement une réponse en écrivant à ces adresses-là.

Amoureuse de Charles. — Reste à savoir si Charles attend après vous ! Les partenaires de Charles Boyer dans *Liliom* étaient : Madeleine Ozeray, Robert Arnoux, Alcover, Florelle, Maximilienne et Roland Toutain. La mise en scène était de Fritz Lang, mais je ne crois pas qu'il ait été tourné de version allemande ni anglaise de ce film. La version française qui passe sur les écrans de province n'est pas la même que celle qui est passée primitivement aux "Agriculteurs-Bonaparte" ; elle a été, si j'ose m'exprimer ainsi, épurée.

Mireille. — Mireille veut des adresses. Donnons des adresses à Mireille. Tiens, tiens, d'abord celle d'un metteur en scène ; voilà : Abel Gance, 31, avenue du Général-Sarrail, à Paris. Celle de Raymond Galle, 125, boulevard Bessières ; de Jacques Varennes, 18, rue du Mont-Cenis ; de Dolly Davis, 40, rue Philibert-Delorme ; de Magdelaine Ozeray,

TOUTES LES VEDETTES DE CINÉMA

CARTES POSTALES Dernières nouveautés

2079 George Rait
2080 Johnny Weissmuller
2081 Johnny Mac Brown
2082 Jean Parker
2083 Muriel Evans
2084 Joan Crawford
2085 Jean Harlow
1086 Gary Cooper
2087 Nancy Carroll
2088 Paul Muni
2090 Cary Grant
2091 Simone Deguise
2092 Mary Pickford
2093 Marcelle Chantal
2094 Raymond Galle
2095 Dorothy Wleck
2096 Herbert Marshall
2097 Alice Field

2098 Joan Harlow
2099 Mireille Perrey
2100 Germaine Roge
2101 Marlène Dietrich
2102 Ruth Chatterton
2103 Helen Hayes
2104 Jean-Pierre Aumont
2105 Paulette Goddard
2106 Madeleine Renaud
2107 Monique Bert
2108 Josette Day
Josette Day (2° pose)
Josette Day (3° pose)
2109 Charles Boyer
2110 Pierre Brasseur
2111 Buster Crabbe
2112 Jean-Pierre Aumont
2113 Claude Dauphin

Nouvelle Série

1 Marcelle Chantal
2 Greta Garbo
3 Ramon Novarro
4 Henry Garat
5 Jeannette Mac Donald
6 Lilian Harvey
7 Marie Bell
8 Annabella
9 Albert Préjean
10 Gary Cooper
11 Norma Shearer
12 Fernand Gravey
13 Joan Crawford
14 Marie Glory
15 Charles Boyer
16 Marlène Dietrich
17 Claudette Colbert
18 Gaby Morlay
19 Jean Weber
20 Clark Gable
21 Kate de Nagy
22 Pierre Blanchard
23 Jean Harlow
24 Anny Ondra
25 Clara Bow
26 Sylvia Sydney
27 Alice Field
28 Renée Saint-Cyr
29 Pierre Richard Willm
30 Maë West
31 Lisette Lanvin

32 Elissa Landi
33 Jean-Pierre Aumont
34 Diana Wynyard
35 Orane Demazis
36 Magdeleine Ozeray
37 Rosine Derean
38 Jean Servais
39 Paulette Goddard
40 John Boles
41 Simone Simon
42 Charles Boyer
43 Joan Crawford
44 Joan Harlow
45 Loretta Young
46 Marlène Dietrich
47 Eddie Cantor
48 Fredrich March
49 Madeleine Carroll
50 Jack Cakie
51 Brigitte Helm
52 Jean Kiepora
53 Janine Merrey
54 Magda Schneider
55 Barbara Stanwyck
56 Jean Murat
57 Pierre Richard Willm
58 Josseline Gael
59 Gustave Frohlich
60 Pola Iley
61 Simone Simon
62 Fernandel

18x24 Dernières nouveautés

591 Gaby Morlay
592 José Noguero
593 Elvire Popesco
594 Robert Montgomery
595 Alice Field
596 Marcelle Chantal
597 Joan Crawford
598 Alice Field
599 André Baugé
600 Arlette Marchal
601 Victor Francen
602 Janet Gaynor
603 Cary Grant
604 Joan Harlow
605 Frédéric March
606 Mae West
607 Pierre Brasseur
608 Noël-Noël
609 Charles Boyer
610 Ramon Novarro
611 Henry Garat
612 Marie Bell
613 Fernand Gravey
614 Joan Crawford
615 Claudette Colbert

616 Pierre Richard Willm
617 Brigitte Helm
618 Jean Pierre Aumont
619 Josseline Gael
620 Elissa Landi
621 Rosine Derean
622 Marlène Dietrich
623 Greta Garbo
624 Edith Méra
625 Kate de Nagy
626 Simone Simon
627 Jean Servais
628 Albert Préjean
629 Lilian Harvey
630 Irène Dunne
631 Charles Boyer
632 Joan Harlow
633 Jeannette Mac Donald
634 Paulette Goddard
635 Marcelle Chantal
636 Renée Saint-Cyr
637 Lisette Lanvin
638 Annabella
639 Norma Shearer

Cartes postales bromure
Les 15 cartes franco 10 fr.
Les 25 cartes franco 15 fr.
Photos bromure 10x24
La pièce... 3 fr.

Demandez le catalogue complet en joignant 0 fr. 50 pour frais d'envoi à
CINÉ-MAGAZINE ÉDITIONS
9, rue Lincoln - PARIS (8°)

37, rue Montrozier, à Neuilly-sur-Seine ; de Pierre Brasseur, 14, rue du Commandant-Marchand ; de Charles Boyer, 6, rue Dante et de Charles Vanel, 23, rue du Faubourg Saint-Honoré. Ouf !!!

Bonjour, Iris. — Bonjour, vous, bonjour ; la santé est bonne ; moi aussi, merci... Victor Francen tourne en ce moment à Joinville dans *L'Aventurier*, avec la jeune Casadesus qui a remplacé, dans le rôle, Simone Simon qu'une malencontreuse et grave maladie retient loin des studios depuis deux mois.

Guitté et Vonne. — Hello ! Y fait-y beau à Mulhouse ? On s'y amuse-t-y bien ? Y sont-y beaux les cinémas ? Jean Forest a 22 ans et il habite à Paris, 8, rue Ruhmkorff (17°). Il a tourné dans la version muette de *Craintebelle*, *Visages d'enfants*, *Jack, Gribiche*, *Boy scouts* et *Les deux gosses* et dans les versions parlantes de *Une femme a menti* et *Etienne*. Pour John Boles et Irène Dunne, leur écrire à l'Universal-Film, Universal-City à Hollywood et pour Clark Gable et Mirna Loy, co studios Metro-Goldwyn-Mayer, 7350, Washington, boulevard à Culver-City. Germaine Aussey, 62, avenue Marceau, à Paris. Danièle Darrieux, 29, rue de Lisbonne, à Paris également (8°). Vous trouverez dans le prochain numéro l'insertion (gratuite, oui, oui !) de votre demande de correspondant.

Bonne fille quand même. — On chercherait vainement à savoir de qui il s'agit. Enfin ! Quand on a des dons de caricaturiste, on les utilise. Surtout vous qui connaissez beaucoup de monde dans les studios. Allons, du courage, Epinay, La Villette, Joinville vous attendent les bras tendus.

Futur reporter. — Il ne vous reste plus qu'à traverser la Manche aller et retour sans escale. 1° La réalisation de *Un homme en or* est complètement terminée. 2° Je ne puis encore vous dire si *Ciné-Magazine* publiera aussi les souvenirs biographiques de Suzy Vernon ; il y a pourtant de grandes chances pour qu'ils paraissent d'ici quelque temps. 3° Mais je suis sûr, en tout cas, qu'il ne publiera pas les souvenirs de Gaby Tricot, ni autres petites vedettes de l'écran.

Coucou, me voilà. — Eh bien ! on le saura ! Pas besoin de le crier sur les toits. Les photos format 18x24 et format cartes postales de Pierre-Richard Willm sont arrivées. Je vous ai donc fait parvenir votre petite commande. *Le triomphe de la jeunesse* est un film américain de Cecil B. Mille dont le titre anglais est : *This day and age*.

Le moyen irrésistible de se faire aimer de qui l'on veut, force merveilleuse ; envoi discret brochure, 25 fr. mandat. Ecrire boîte postale 1002 Havre.



MACHINES PARLANTES
ET
DISQUES
ULTRAPHONE

L'Apéritif

PIKINA

Vins naturels, Quinquina, Orange...

C'est une formule de santé

Tous les Artistes l'ont adopté

PROGRAMME DES CINÉMAS DE PARIS

pour la semaine du 7 au 13 Septembre 1934

Les salles précédées du signe O donnent un spectacle permanent.
Les salles précédées du signe ■ acceptent nos billets à tarif réduit.

1er ARRONDISSEMENT

O STUDIO UNIVERSEL, 31, av. Opéra.
Les nuits de Broadway.

2e
O CINEAC, 5, bd des Italiens.
Actualités. Dessins animés.

O CINE-OPERA, 32, av. de l'Opéra.
Black cat.

O CINEPHONE, 6, bd des Italiens.
Actualités. Dessins animés.

O CORSO-OPERA, 27, bd des Italiens.
Les lumières de la ville.

O CAUMONT-THEATRE, 7, b. Poissonne.
Programme non communiqué.

O IMPERIAL-PATHE, 29, bd Italiens.
La Maison dans la dune.

LES MIRACLES, 100, rue Réaumur.
O MARIVAUX-PATHE, 29, bd Italiens.
L'aristo.

OMNIA-PATHE, 5, bd Montmartre.
Actualités mondiales.

O PARISIENNA, 27, bd Poissonnière.
O REX, 1, boulevard Poissonnière.
La garnison amoureuse.

VIVIENNE, 49, rue Vivienne.
L'Homme invisible.

3e
BERENGER, 49, rue de Bretagne.
O KINERAMA, 37, bd Saint-Martin.
MAJESTIC, 31, boulevard du Temple.
La voir sans visage.

PALAI DES ARTS, 325, r. St-Martin.
PALAI DES FETES, 8, r. aux Ours.
Rez-de-chaussée. Qui a raison.

1er étage : Paquebot Tenacity.

4e
O CYRANO, 40, boulevard Sébastopol.
HOTEL-DE-VILLE, 20, rue du Temple.
SAINT-PAUL, 73, rue Saint-Antoine.
Le Club des casse-cou. Qui a raison.

5e
CLUNY, 60, rue des Ecoles.
CLUNY-PALACE, 71, bd Saint-Germain.
Liebeler. Voilà Montmartre.

■ MESANGE, 3, rue d'Arras.
Cadets américains, S. O. S. Iceberg
(v-or).

MONCE, 34, rue Monge.
Judez 34.

PANTHEON, 13, rue Victor-Cousin.
Bottoms up. Tonnerre sur le Mexique.

SAINT-MICHEL, 7, pl. Saint-Michel.
S. O. S. Iceberg.

URSULINES, 10, rue des Ursulines.
Relâche.

6e
BONAPARTE, 76, rue Bonaparte.
La p'tite Shirley. La grande tour-
mente.

■ DANTON, 99, bd Saint-Germain.
Judez 34.

PARNASSE-STUDIO, 11, r. J.-Chaplain.
Gilgi. Symphonies tziganes.

RASPAIL, 91, boulevard Raspail.
Les bleus de l'amour.

REGINA-AUBERT, 155, r. de Rennes.
L'Agonie des Aigles.

7e
CINE-MAGIC, 22, 28, av. M.-Picquet.
C'était un musicien.

Ca CINEMA AUBERT, 55, av. Bosquet.
Le club des casse-cou.

Qui a raison.

LA PAGODE, 59 bis, r. de Babylone.
■ MACIC-CITY, 180, r. de l'Université.
Primerose, Madame Bovary.

RECAMIER, 3, rue Recamier.
C'était un musicien. Un grand amour.

SEVRES, 80 bis, rue de Sevres.
Voyage sans retour.

Thomas Garner.

8e
CINEMA CH-ELYS, 188, av. Ch.-Elys.
Jean de la lune.

CLUB D'ARTOIS, 45, rue d'Artois.
Le Sphinx.

COLISEE, 58, av. Champs-Élysées.
Lac-aux-Dames.

ELYSEE-CAUMONT, 79, av. Ch.-Elysée.
Banque Nemo.

ERMITAGE (Club des Ursulines).
L'Ecole de la Beauté (Search for
beauty).

LORD-BYRON, 122, av. Ch.-Elysées.
Trois jours chez les vivants.

O MADELEINE, 14, b. de la Madeleine.
Viva villa.

MARBEUF, 32, rue Marbeuf.
Pirates de la mode.

O MARIGNAN-PATHE, 27, av. Ch.-Elys.
Vers l'abîme.

O PEPINIERE, 9, rue de la Pépinière.
■ STUDIO DIAMANT, pl. St-Augustin.
Clôture annuelle.

WASHINGTON-PALACE, 14, r. Magellan

9e
AGRICULTEURS, 8, rue d'Athènes.
Baby take a bow. La grande tour-
mente.

AMERICAN-CINEMA, 23, bd de Clichy.
O APOLLO, 20, rue de Clichy.
Vengeance d'artiste. J'écoute.

ARTISTIC, 61, rue de Douai.
O AUBERT-PALACE, 24, bd Italiens.
Princesse à vos ordres.

O CAMEO, 32, bd des Italiens.
Toboggan.

O CINE-ACTUALITES, 15, Fg-Montm.
Actualités. Dessins animés.

O CINE-PARIS-MIDI, gare St-Lazare.
Actualités. Dessins animés.

DELTA, 17, bd Rochechouart.
EDOUARD-VII, 10, rue Edouard-VII.
Little women.

GAITE ROCHECHOUART.
LE LAFAYETTE, 9, rue Buffault.
Paquebot Tenacity.

O MAX LINDER-PATHE, bd Poissonn.
Le train de 8 h. 47.

O OLYMPIA, 28, bd des Capucines.
La porteuze de pain.

O PARAMOUNT, 2, bd des Capucines.
ROCHECHOUART-PATHE, 66, r. Roch.
Ame de Clown. La Maison du mys-
tère.

■ ROXY, 65 bis, rue Rochechouart.
Le Congrès s'amuse. La prison en
folie.

STUDIO CAUMARTIN, 25, r. Caumart.
Clôture.

O THEATRE COMEDIA, 47, bd Clichy.

10e
O BOULVARDIA, 42, bd B.-Nouvelle.
O CARILLON, 30, bd Bonne-Nouvelle.
O CHATEAU-DEAU, 61, r. Chât.-d'Eau.
Chercheuses d'or. Jennie Frisco.

O CRYSTAL-PALACE, 9, r. la Fidélité.
O ELORADO, 4, bd de Strasbourg.
Judez 34.

EXCELSIOR-PATHE, 23, r. E.-Varlin.
Paquebot Tenacity. Thodore et Cie.

FOLIES-DRAMATIQUES, 40, r. Bondy.
Fin de Saison. L'Express Fantôme.

LE GLOBE, 17, Fg Saint-Martin.
Crainquebille.

LOUXOR, 170, boulevard Magenta.
C'était un musicien. Police privée.

PALAI DES GLACES, 37, Fg Temple.
Mauvaise graine. Atout cœur.

O PARIS-CINE, 17, bd de Strasbourg.
■ PARMENTIER, 156, av. Parmentier.

O PATHE-JOURNAL, 6 bd Saint-Denis.
Actualités. Dessins animés.

O SAINT-DENIS, 8, bd Bonne-Nouvelle.
Le convoi maudit. Le requin du pé-
trole.

TEMPLE-SELECTION, 77, Fg Temple.
Tunnel.

TIVOLI, 14, rue de la Douane.
Le Club des casse-cou. Qui a raison.

11e
ARTISTIC-CINEMA, 45 bis, r. E.-Lenoir.
La Femme idéale. Tête brûlée.

BASTILLE-PALACE, 4, bd R.-Lenoir.
Les vignes du Seigneur. Les Conquér-
ants.

BA-TA-CLAN, 50, bd Voltaire.
Jeunes filles en uniforme. Les
28 jours de Clairette.

CASINO NATION, 2 bis, av. Tailleb.
Les Gâtés du Peloton. L'Agonie des
Aigles.

CINE-MAGIC, 72, rue de Charonne.
O CINE-PARIS-SOIR, 5, av. République.
Actualités. Dessins animés.

EXCELSIOR, 105, av. la République.
Clôture annuelle.

IMPERATOR, 113, rue Oberkampf.
C'était un musicien.

LE ROYAL, 94, avenue Ledru-Rollin.
PALERMO-CINEMA, 101, bd Charonne

SAINT-SABIN, 27, rue Saint-Sabin.
TEMPLIA, 18, faubourg du Temple.

VOLTAIRE-AUBERT-PALACE, r. Roq.
L'Agonie des Aigles.

12e
DAUMESNIL-PALACE, 216, av. Daum.
LYON-PATHE, 12, rue de Lyon.
Le Paquebot Tenacity, Rex, cheval
sauvage.

NOVELTY, 29, avenue Ledru-Rollin.
RAMBOUILLET, 12, r. de Rambouillet.
Je suis un évadé. Trois hommes en
habit.

REUILLY-PALACE, 60, bd de Reuilly.
L'Orlow, Thomas Garner.

TAINE-PALACE, 14, rue Taine.

13e
CINEMA DES BOSQUETS, 60, Donrémy
Tendron d'Achille. J'étais un es-
pionne.

CINEMA DES FAMILLES, 141, Tolbiac
L'Express Fantôme. La Châtelaine
du Liban.

EDEN des Gobelins, 57, av. Gobelins
L'Express Fantôme. Matricule 33.

ITALIE, 174, avenue d'Italie.
■ JEANNE D'ARC, 45, bd St-Marcel.
L'Orlow, Thomas Garner.

■ PALACE D'ITALIE, 190, av. Choisy.
PALAI DES Gobelins.

SAINT-MARCEL, 67, bd St-Marcel.
La Maison dans la dune.

14e
CASINO MONTARNASSE, 35, r. Gaité
L'Adieu au drapeau. Miche.

■ CINEMA DENFERT, 24, pl. D.-Ro.
DELABRE-CINEMA, 11, r. Delambre.
Le Chemin du Paradis. Kampf-um
blond (v. or) les Prisonnières.

GAITE-PALACE, 6, rue de la Gaité.
MAINE-PALACE, 95, av. du Maine.
Les Deux Orphelins. Durand séné-
teur.

MAJESTIC-BRUNE, 224, rue Vanves.
MONTARNASSE, 3, rue d'Odessa.

DELABRE-CINEMA, 11, r. Delambre.
Le Chemin du Paradis. Kampf-um
blond (v. or) les Prisonnières.

GAITE-PALACE, 6, rue de la Gaité.
MAINE-PALACE, 95, av. du Maine.
Les Deux Orphelins. Durand séné-
teur.

MAJESTIC-BRUNE, 224, rue Vanves.
MONTARNASSE, 3, rue d'Odessa.

DELABRE-CINEMA, 11, r. Delambre.
Le Chemin du Paradis. Kampf-um
blond (v. or) les Prisonnières.

GAITE-PALACE, 6, rue de la Gaité.
MAINE-PALACE, 95, av. du Maine.
Les Deux Orphelins. Durand séné-
teur.

MAJESTIC-BRUNE, 224, rue Vanves.
MONTARNASSE, 3, rue d'Odessa.

DELABRE-CINEMA, 11, r. Delambre.
Le Chemin du Paradis. Kampf-um
blond (v. or) les Prisonnières.

GAITE-PALACE, 6, rue de la Gaité.
MAINE-PALACE, 95, av. du Maine.
Les Deux Orphelins. Durand séné-
teur.

MAJESTIC-BRUNE, 224, rue Vanves.
MONTARNASSE, 3, rue d'Odessa.

DELABRE-CINEMA, 11, r. Delambre.
Le Chemin du Paradis. Kampf-um
blond (v. or) les Prisonnières.

GAITE-PALACE, 6, rue de la Gaité.
MAINE-PALACE, 95, av. du Maine.
Les Deux Orphelins. Durand séné-
teur.

MAJESTIC-BRUNE, 224, rue Vanves.
MONTARNASSE, 3, rue d'Odessa.

DELABRE-CINEMA, 11, r. Delambre.
Le Chemin du Paradis. Kampf-um
blond (v. or) les Prisonnières.

GAITE-PALACE, 6, rue de la Gaité.
MAINE-PALACE, 95, av. du Maine.
Les Deux Orphelins. Durand séné-
teur.

MAJESTIC-BRUNE, 224, rue Vanves.
MONTARNASSE, 3, rue d'Odessa.

DELABRE-CINEMA, 11, r. Delambre.
Le Chemin du Paradis. Kampf-um
blond (v. or) les Prisonnières.

GAITE-PALACE, 6, rue de la Gaité.
MAINE-PALACE, 95, av. du Maine.
Les Deux Orphelins. Durand séné-
teur.

MAJESTIC-BRUNE, 224, rue Vanves.
MONTARNASSE, 3, rue d'Odessa.

DELABRE-CINEMA, 11, r. Delambre.
Le Chemin du Paradis. Kampf-um
blond (v. or) les Prisonnières.

GAITE-PALACE, 6, rue de la Gaité.
MAINE-PALACE, 95, av. du Maine.
Les Deux Orphelins. Durand séné-
teur.

MAJESTIC-BRUNE, 224, rue Vanves.
MONTARNASSE, 3, rue d'Odessa.

DELABRE-CINEMA, 11, r. Delambre.
Le Chemin du Paradis. Kampf-um
blond (v. or) les Prisonnières.

GAITE-PALACE, 6, rue de la Gaité.
MAINE-PALACE, 95, av. du Maine.
Les Deux Orphelins. Durand séné-
teur.

MAJESTIC-BRUNE, 224, rue Vanves.
MONTARNASSE, 3, rue d'Odessa.

DELABRE-CINEMA, 11, r. Delambre.
Le Chemin du Paradis. Kampf-um
blond (v. or) les Prisonnières.

GAITE-PALACE, 6, rue de la Gaité.
MAINE-PALACE, 95, av. du Maine.
Les Deux Orphelins. Durand séné-
teur.

16e
ALEXANDRA, 12, rue Ozernoviz.
AUTEUIL-BON-CINEMA 40 r. Fontaine

■ GRAND-ROYAL, 85, av. Gde-Armée.
Le Coq du régiment. Visages jaunes.

EXCELSIOR, 105, av. la République.
Jeunesse, Adieu les Copains.

MOZART-PATHE, 51, rue d'Auteuil.
La Maison dans la dune.

NAPOLEON, 4, av. de la Grde-Armée
PALLADIUM, 85, r. Chard-Lagache.

PORT ST-CLOUD-PALACE, 17, r. Gudin.
RECENT, 22, rue de Passy.

THEATRE RANELACH, 5, r. Vignes.
VICTOR-HUGO-PATHE, 65, St-Didier.

La 5e Empreinte, Smoky.
PASSY, 95, rue de Passy.

On purge Bébé, La Femme d'une
nuit.

17e
BATIGNOLLES-CINEMA, 59, Condam.
Le Paquebot Tenacity, Gaudule.

CHANTECLER, 76, avenue de Clichy.
CLICHY-LECONDRE, 128, r. Legendre.

CLICHY-PALACE, 49, av. Clichy.
New-York, Mami (v. or).

COURCELLES, 118, r. de Courcelles.
Clôture annuelle.

DEMOURS, 7, rue Demours.
Le Grand Jeu.

EMPIRE, 41, avenue Wagram.
Clôture annuelle.

GLORIA-PALACE, 106, av. de Clichy.
LE CARDINET, 112 bis, r. Cardinet.

LUTETIA-PATHE, 31, av. de Wagram.
La 5e Empreinte, Smoky.

MAILLOT, 74, av. Grande-Armée.
Tarzan, l'homme singe.

PRINTANIA, 32, rue Brochant.
ROYAL-MONCEAU, 40, rue de Lévis.

O ROYAL-PATHE, 37, av. de Wagram.
Le Masque qui tombe.

STUDIO DE L'ETOILE, 14, r. Troyon.
Symphonie inachevée.

STUDIO DES ACACIAS, 45 b. r. Acacias.
Relâche.

STUDIO HAUSSMANN, 16, r. Monceau.
Valse impériale.

THEATRE DES TERNES, 5, av. Ternes.
Un fil à la patte. Adieu les copains.

VILLIERS-CINEMA, 21, rue Legendre.
Adieu les copains, Thomas Garner.

18e
O AGORA, 64, boulevard de Clichy.
Celle vieille canaille.

BARBES PALACE, 34, bd Barbès.
La Maison du mystère, Tempête au
Rodéo.

CAPITOLE, 6, rue de la Chapelle.
CIGALE, 120, boulevard Rochechouart.

Le sexe faible.
CAUMONT-PALACE, place Clichy.

Le héros des dames.
MARCADET-PALACE, 110, r. Marcadet.

Le Club des casse-cou. Qui a raison.
MEIROPOLE, 86, av. de Saint-Ouen.

Le Paquebot Tenacity, Week-end
tragique.

MONCEY, 4, rue Pierre-Ginier.
MONTCALM, 124, rue Ordener.

MOULIN-ROUGE.
MYRHA-CINEMA, 36, rue Myrha.

NOUVEAU-CINEMA, 124, rue Ordener.
Le tendron d'Achille, J'étais une es-
pionne.

ORDENER, 77, rue de la Chapelle.
■ ORNANO-PALACE, 34, bd Ornano.

Paquebot Tenacity.
ORNANO, 43, bd Ornano.

PALAI-ROCHECHOUART, 56, bd Roch.
Le Club des casse-cou. Qui a raison.

PETIT CINEMA, 124, rue de St-Ouen.
SELECT, 8, avenue de Clichy.

Suzanne, c'est moi, Miss risqué tout.
STEPHENSON, 18, rue Stephenson.

STUDIO FOURMI, 120, bd Rochech.
STUDIO 28, 10, r. Tholozé. Marc. 36-07.

19e
AMERIC, 14, avenue Jean-Jaurès.

BELLEVILLE-PALACE, 25, r. Belleville.
C'était un musicien. Mauvaise graine.

CINEMA-PALACE, 140, rue de Flandre.
FLANDRE-PALACE, 29, r. de Flandre.

■ FLOREAL, 13, rue de Belleville.
OLYMPIC, 136, av. Jean-Jaurès.

Les Carottiers, Conflits.
PALACE-SECRETAN, 1, av. Secrétan.

RENAISSANCE-CINEMA 12 a. J.-Jaur.
RIALTO, 7, rue de Flandre.

SECRETAN-PALACE 55 r. de Meaux
Simone est comme ça, Nagama.

20e
ALCAZAR, 6, rue du Jourdain.

AVRON-PALACE, 7, rue d'Avron.

BAGNOLET-PATHE, 5, r. de Bagnolet.

■ COCORICO, 128, bd de Belleville.

Judez 34.

DAVOUT-PALACE, 73, bd Davout.

FAMILY-CINE, 81, rue d'Avron.

FEERIQUE-PATHE, 146, r. de Bellev.

C'était un musicien, Police privée.

MESNIL-PALACE, 38, r. Ménilmontant.

FLORIDA, 373, rue des Pyrénées.

GAMBETTA-AUBERT, 6, r. Belgrand.

L'Agonie des Aigles.

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS

acceptant nos billets à tarif réduit

(Voir page 15 le bon à découper et les conditions d'admission).

Les établissements de Paris acceptant nos billets sont dans le programme

précédés du signe

CINÉ MAGAZINE

6 SEPTEMBRE 1934

1fr 50

TOUS LES JEUDIS



Kay Francis
que l'on dit fiancée
à Maurice Chevalier